



# corps vivante

*julie delporte*

pow pow

*If you think you can grasp me, think again  
My story flows in more than one direction  
A delta springing from the river bed  
With its five fingers spread*

ADRIENNE RICH

*corps vivante*

julie delporte

# corps vivante

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Corps vivante / écrit et illustré par Julie Delporte.

Noms: Delporte, Julie, 1983- auteur, illustrateur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220010218 | Canadiana (livre numérique)  
20220010226 | ISBN 9782925114154 (couverture souple) | ISBN 9782925114161 (PDF)

Velettes-matière: RVMGF: Bandes dessinées.

Classification: LCC PN6733.D445 C67 2022 | CDD 741.5/971—dc23

© Éditions Pow Pow. © Julie Delporte. Tous droits réservés, 2022.  
Montréal (Québec), Canada

Correction : Julie Robert

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 2022

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada



Canada Council  
for the Arts  
Conseil des arts  
du Canada

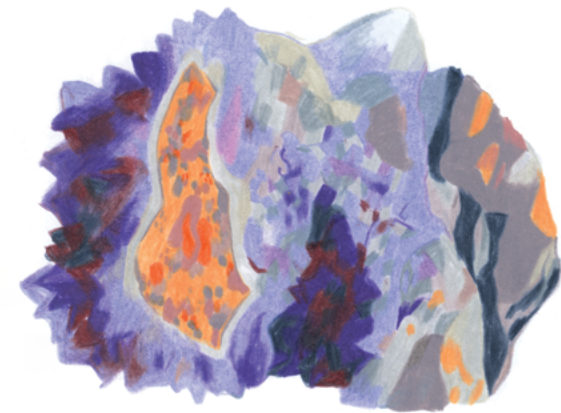
Nous remercions le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Québec par l'entremise  
de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour nos activités d'édition.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

[www.editionspowpow.com](http://www.editionspowpow.com)



pow pow

La première fois que  
j'ai fait l'amour avec une  
femme, je n'avais pour  
références que des dessins  
et des films réalisés par  
des hommes.



Pour remédier à cette situation,  
j'ai regardé deux ou trois fois  
de suite la scène finale  
de Je tu il elle de Chantal  
Akerman.



J'étais fière de ma nouvelle  
orientation mais je mourais  
de honte qu'elle m'arrive  
si tard!



J'avais peur d'être une femme  
hétérosexuelle qui expérimente et  
s'enfuit aussitôt. Les lesbiennes  
autour de moi semblaient se  
plaindre d'un tel scénario.



J'ai attendu longtemps avant  
de me lancer.

Il ya eu une première fois,  
maladroite, en partie parce  
que j'avais trop bu.



Puis une deuxième où tout  
était joyeux et léger.



De petite taille, d'apparence douce mais masculine, Anna ne ressemblait à aucune des lesbiennes fantasmées par les hommes.

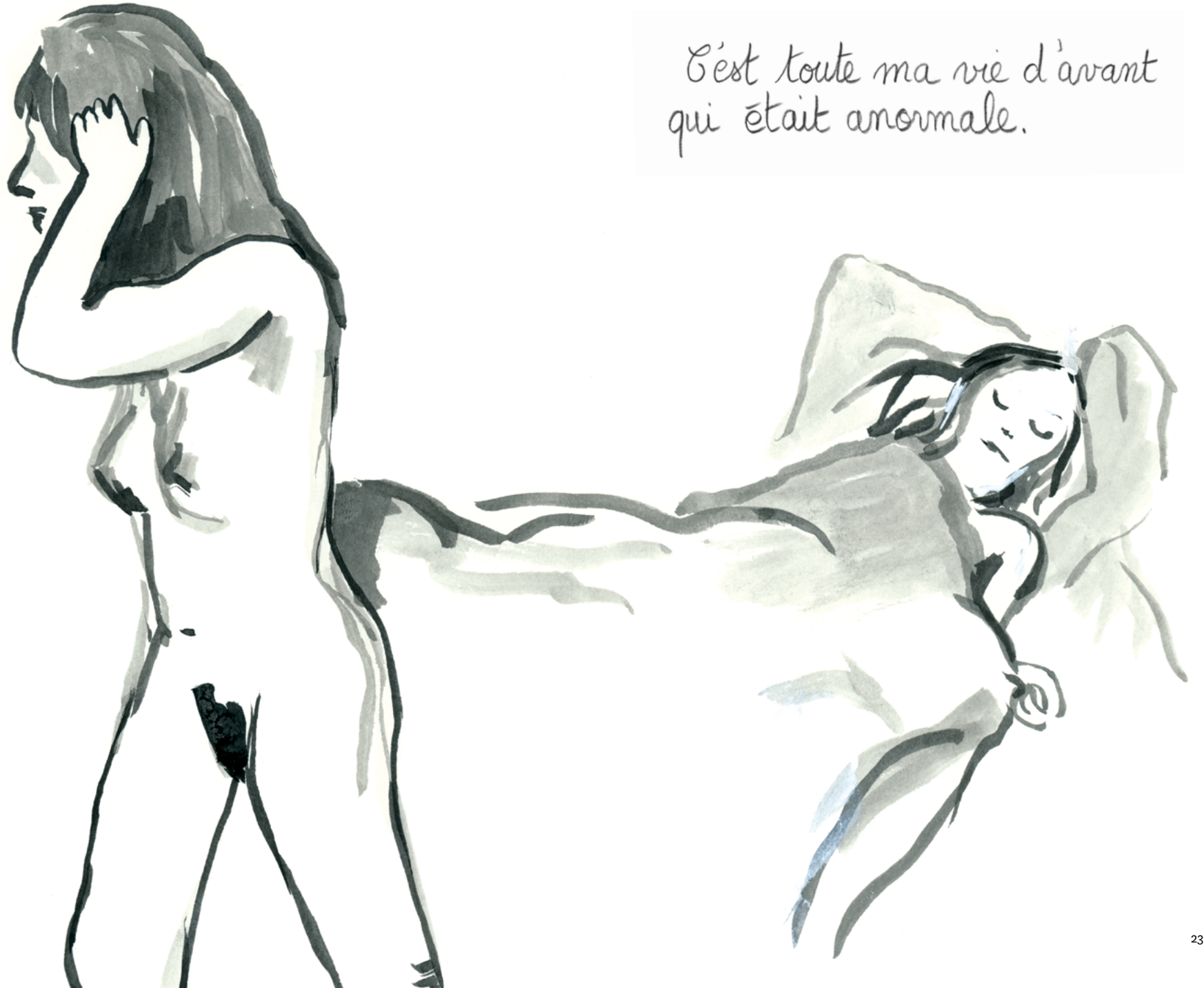
Elle disait « You seem pretty gay » et ça me faisait rire.



Ce jour-là, j'étais presque  
étonnée de me sentir normale.



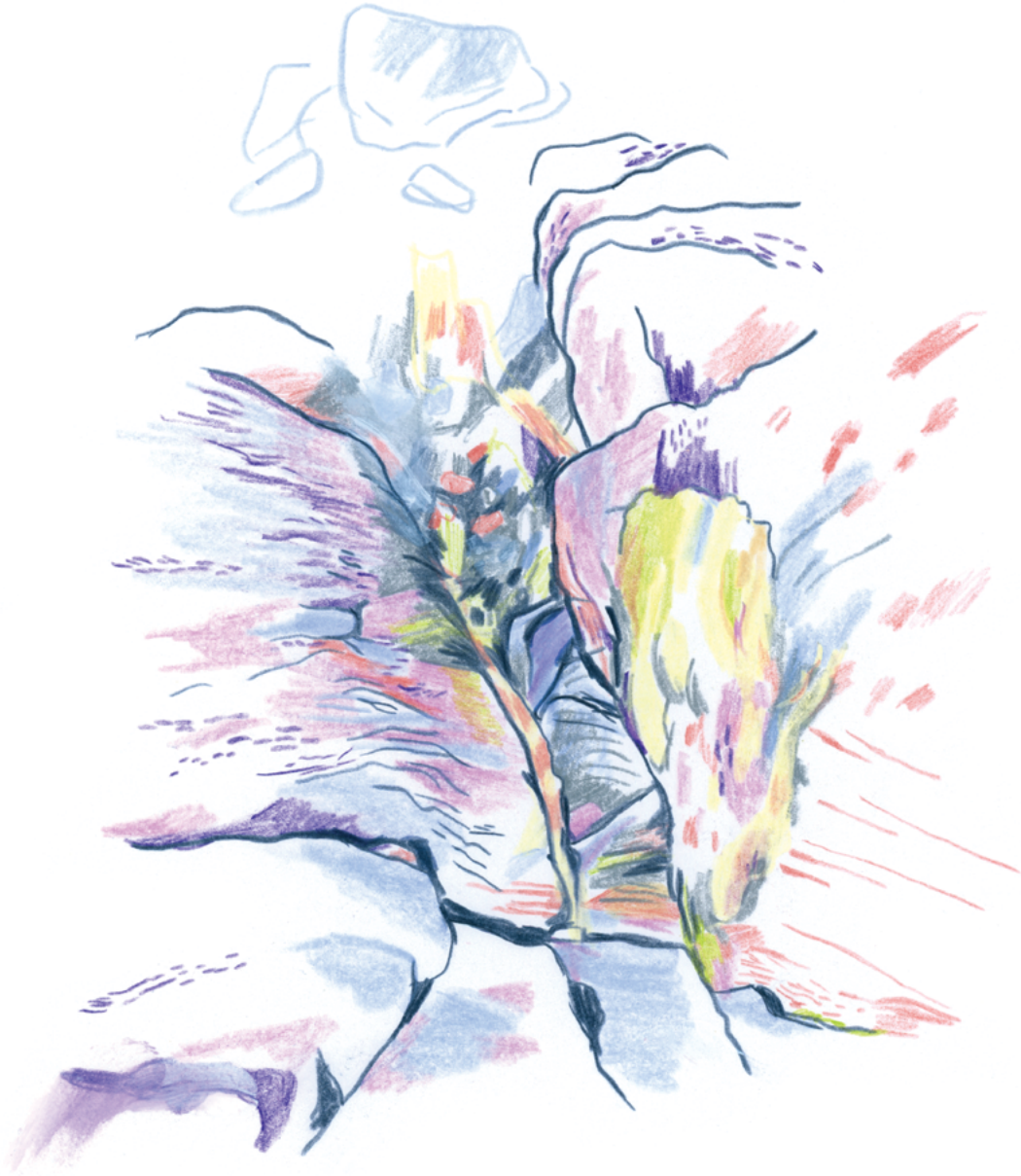
C'est toute ma vie d'avant  
qui était anormale.







Mon amie Kate m'a demandé  
si la pénétration m'allait pas  
me manquer. J'ai répondu  
que c'était une affaire de  
reproduction, non ?



Luc a pensé que j'étais  
bisexuelle mais, à vrai dire,  
j'étais épuisée d'aimer les  
hommes.

Je voulais qu'ils soient mes  
amis, rien de plus.



Guillaume m'a demandé si  
j'avais toujours été comme ça,  
ou si j'avais changé.

C'était une très bonne question.

Presque tous les témoignages de lesbiennes tardives que j'avais pu entendre se résumaient par : « Un jour, je suis tombée amoureuse d'une femme. »

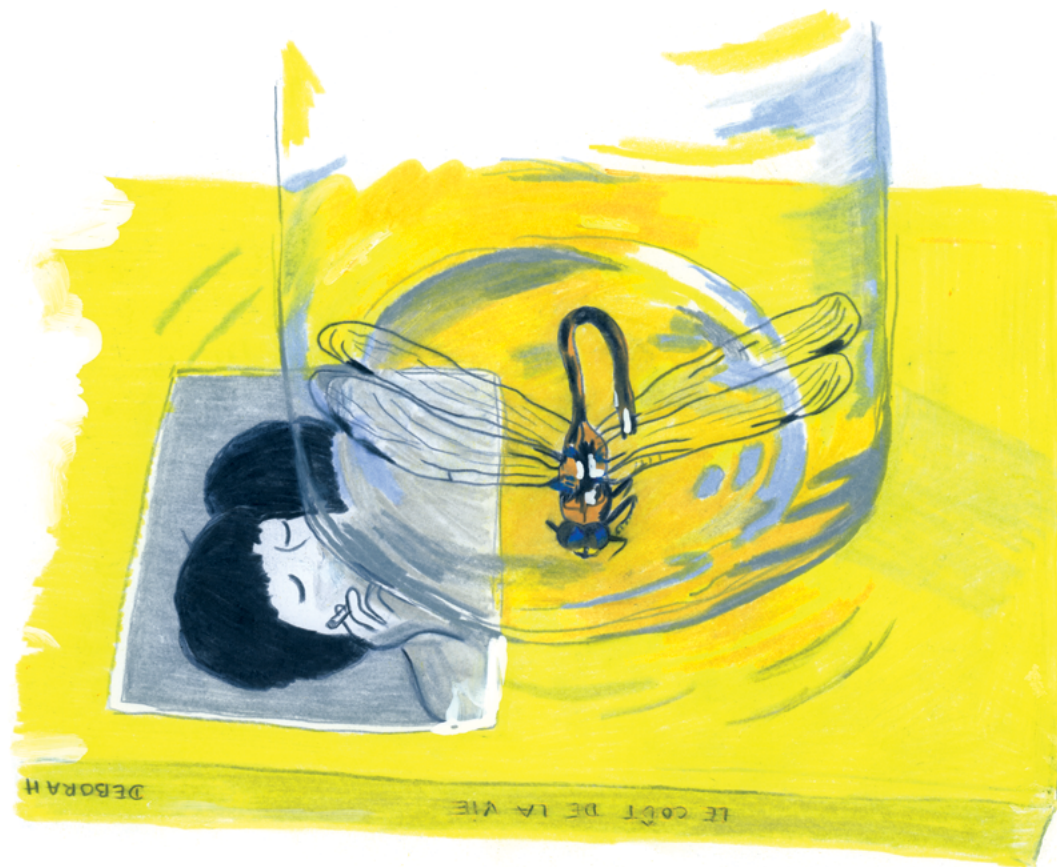
Est-ce une manière de simplifier ?

Un jour, je suis tombée amoureuse d'une femme, mais mon histoire ne commence pas là.

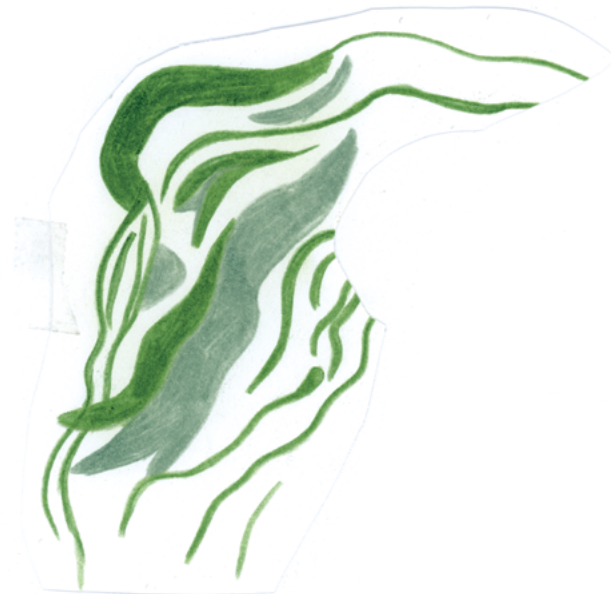
Elle ne commence pas non plus avec l'apparition d'un désir physique. Les papillons dans le ventre étaient là bien avant que je désire une femme.



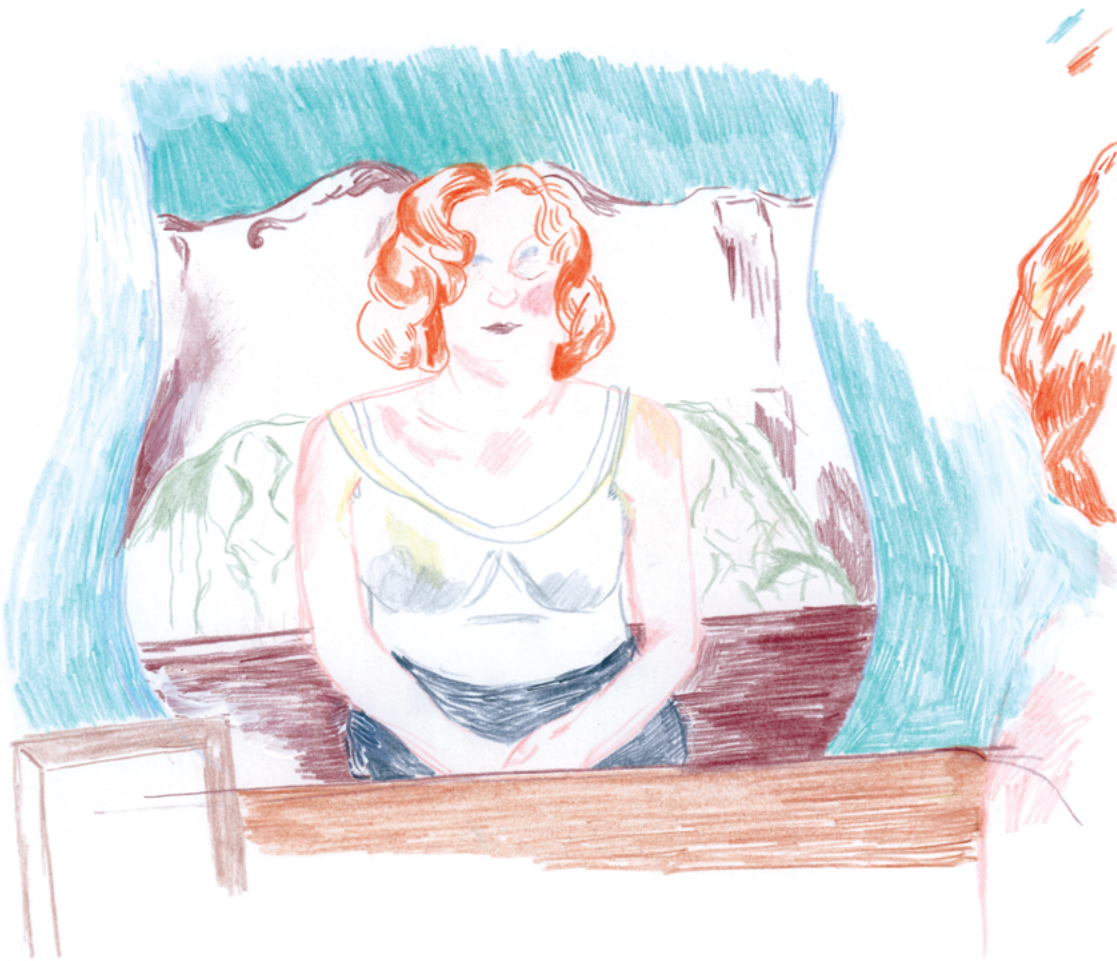
Je m'en souviens, à 12 ans,  
avec mon cousin. Ils me paralysent  
et m'empêchent de quitter la pièce.



Puis à 14 ans, quand un garçon  
plus vieux qui me répugne se  
colle à moi sous la table,  
faisant réagir mon corps.  
C'est loin de ce qu'on appelle  
un fantôme.



J'ai mis du temps à comprendre  
le geste de Jeanne Dielman.



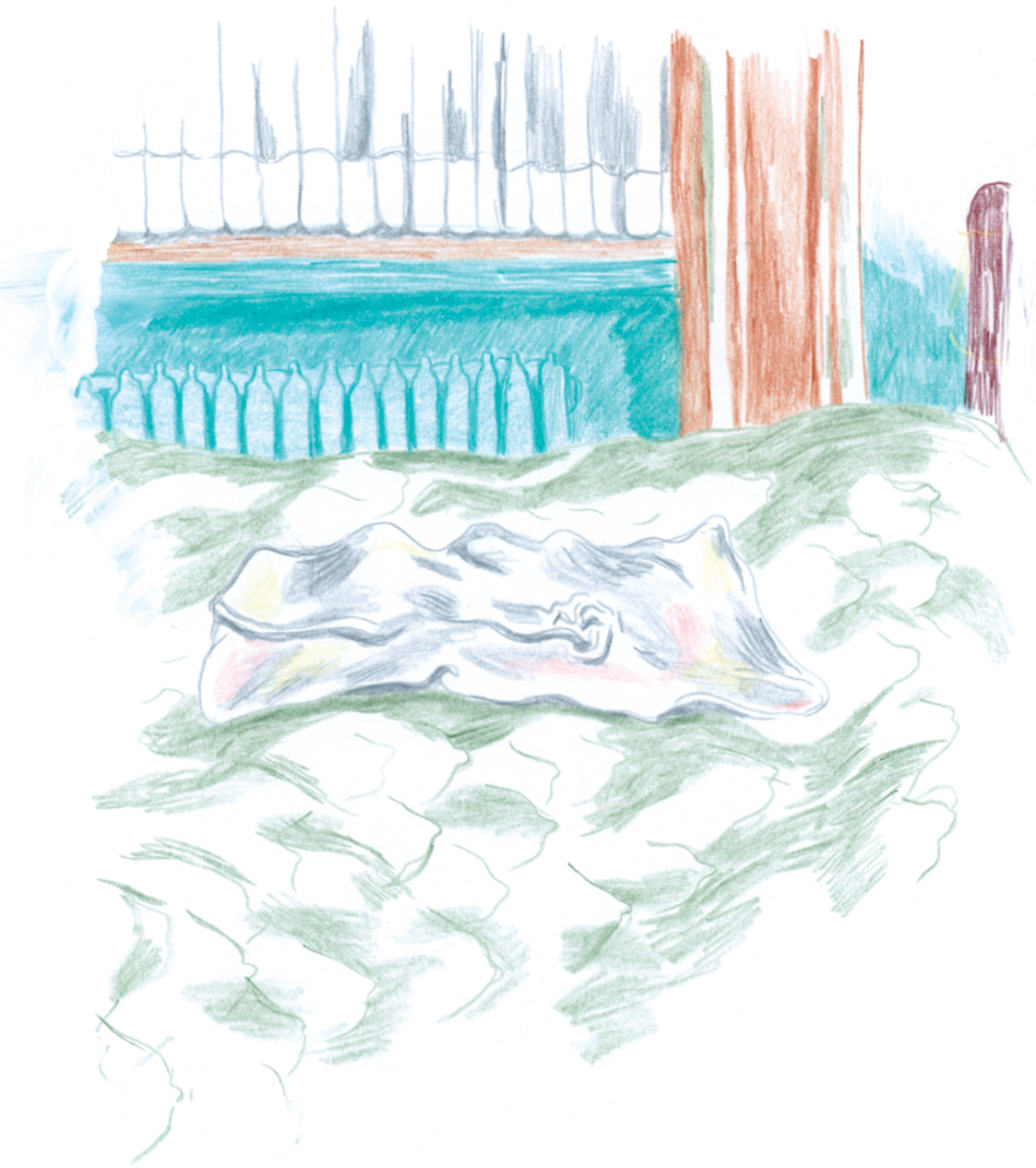
Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles (encore Chantal Akerman) est un film de trois heures pendant lesquelles Jeanne (Delphine Seyrig) fait le ménage et se prostitue.

Un jour, un client la fait jouir pour la première fois : son quotidien se dérègle et elle finit par tuer l'homme.



La première fois que j'ai vu le film, j'ai cru que Jeanne n'en pouvait plus d'éplucher des patates et de se prostituer.

La deuxième fois, j'ai imaginé qu'elle ne supportait pas l'irruption du plaisir dans sa vie ordonnée. Mon professeur d'histoire du cinéma avait probablement induit cette interprétation.



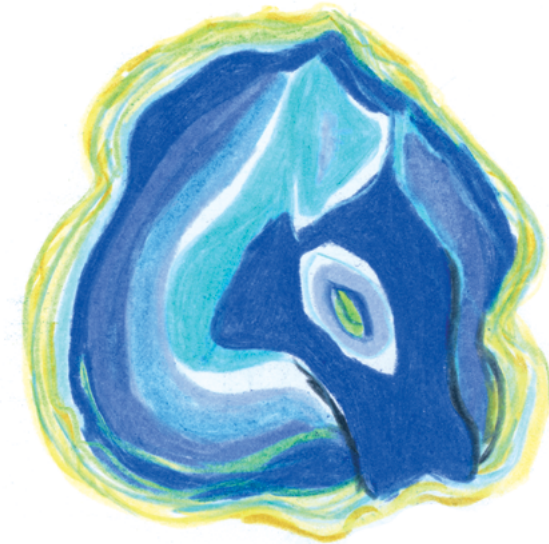
La troisième fois, j'ai eu une  
épiphanie.

J'ai ressenti sa jouissance  
comme une violente trahison  
de son corps.

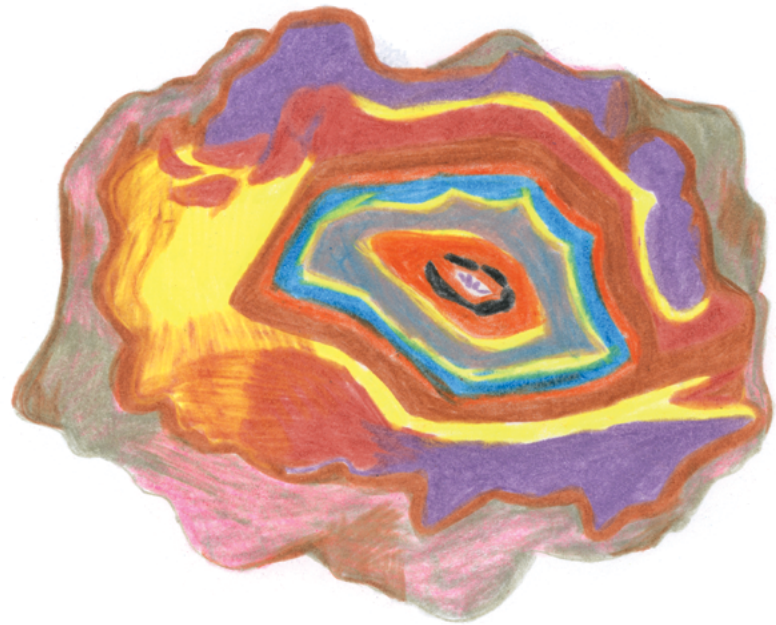
Comme celle du mien, enfant.  
Et plus tard, toutes ces fois  
où je ne voulais pas.



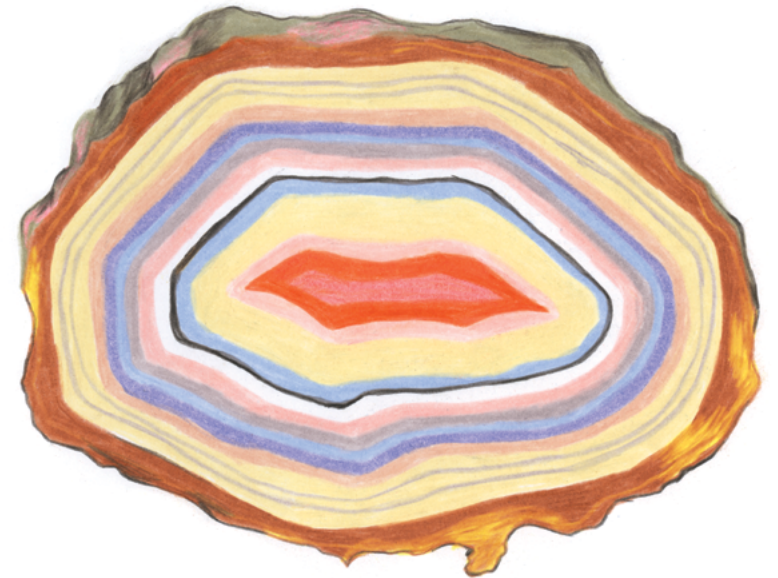
Penser au nombre de fois où j'ai fait l'amour sans le vouloir me fait peur. Ce n'est pas sale ni immoral. Mais vraiment, j'ai la sensation de m'être fait avoir.



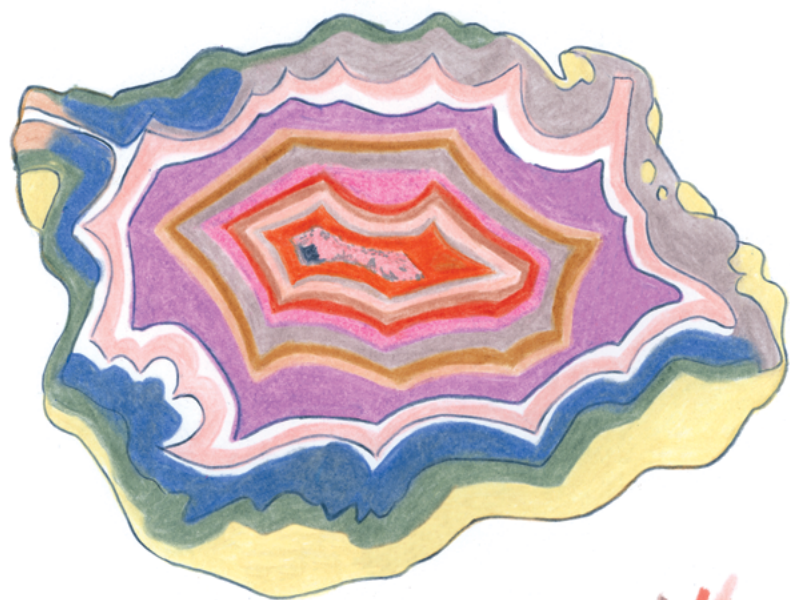
Les garçons étaient toujours dans mon pantalon avant que j'aie le temps de me demander s'ils me plaisaient.



Je pratiquais ma sexualité dans la peur de n'être aimée de personne. Elle était le prix à payer pour un peu de tendresse.



Je croyais que c'était cruel  
pour l'autre de m'arrêter en  
plein milieu.



Je croyais que c'était égoïste  
de ne pas aimer les fellations.



Longtemps, mes parents ont  
répondu à mes échecs amoureux  
en me disant que je n'avais  
pas trouvé le bon.



Pour définir la manière dont  
j'ai persévéré dans la recherche  
d'un homme, je pense au titre  
du livre de Lauren Berlant:

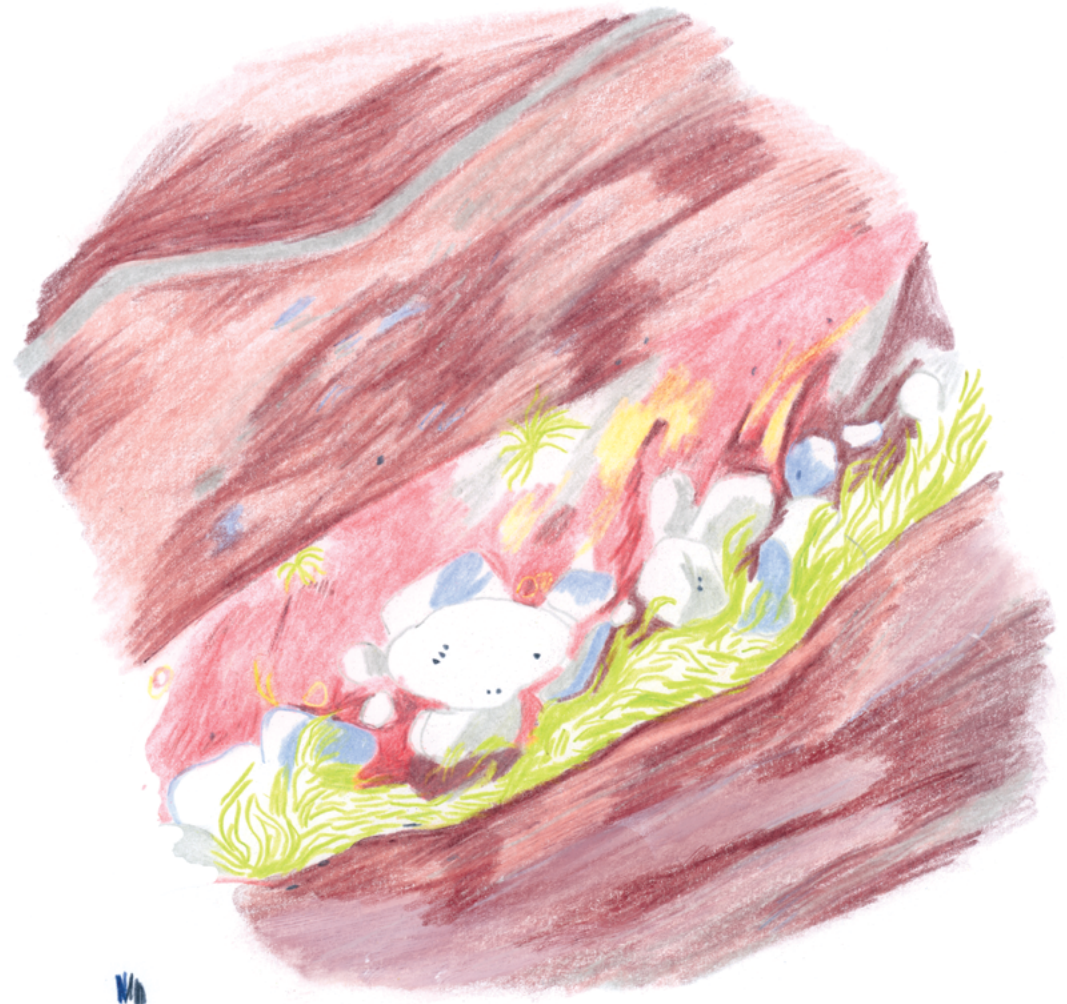
Cruel Optimism.



Comme Annie Ernaux, j'avais  
«lu trop de romans», une  
insulte qu'on lui adresse  
dans Mémoire de fille.  
Tomber amoureuse était une  
drogue dure. Il me fallait  
une désintox.

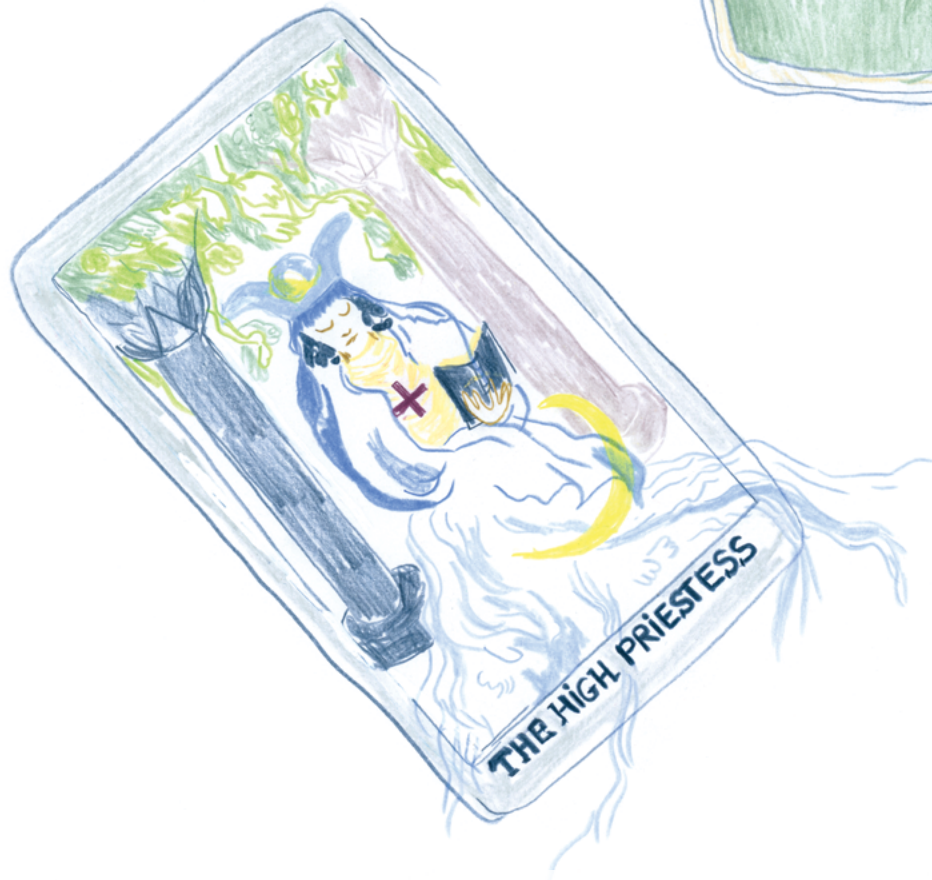


Pendant une année, je n'ai fait l'amour avec personne d'autre que moi-même. Ce n'était pas vraiment un choix puisque je n'en étais plus capable. J'ai appelé cela ma « décroissance sexuelle ».



L'anxiété me rongéait le corps:  
j'étais traumatisée, mais je ne  
savais pas par quoi. Je me  
suis inscrite à une thérapie  
de groupe pour parler de  
l'histoire avec mon cousin.  
J'ai découvert que j'avais aussi  
été violée à l'âge adulte.





Il a fallu que j'accepte d'être victime de quelque chose pour commencer à guérir. J'ai tellement voulu guérir que j'en ai fait un burnout.





Quand c'est arrivé, je dormais  
chez un couple d'amies.  
La dissociation est un état si  
familier pour moi que je ne la  
remarque pas.

Il paraît qu'on peut sortir  
de son corps. Certaines gardent  
le souvenir de la scène vue  
d'en haut.

Moi, je me suis demandé ce que je  
foutais encore là, dérangée par le  
désir d'un homme alors que je voulais  
dormir. J'ai rêvé d'être dans la  
chambre d'à côté, à la place de  
Sophie ou de Lara.



Ma pensée a traversé le mur,  
je suis allée me réfugier au pays  
des lesbiennes. J'ai appris depuis  
qu'on l'appelle le Gouinistan.



Plus tard, le garçon m'a dit  
qu'il avait été certain que j'étais  
consentante. Il avait pris ma  
gentillesse pour du désir, et  
n'avait pas remarqué que  
j'étais sidérée dans le noir,  
retranchée au fond de mon  
corps.

J'en ai conclu que j'avais  
été violée par mégarde.





J'ai passé mon année de jachère dans l'extrême culpabilité de ne pas offrir une sexualité à mon ex le plus récent, devenu mon meilleur ami. Nous avons beaucoup joué au scrabble.

La présence m'a permis d'être seule.

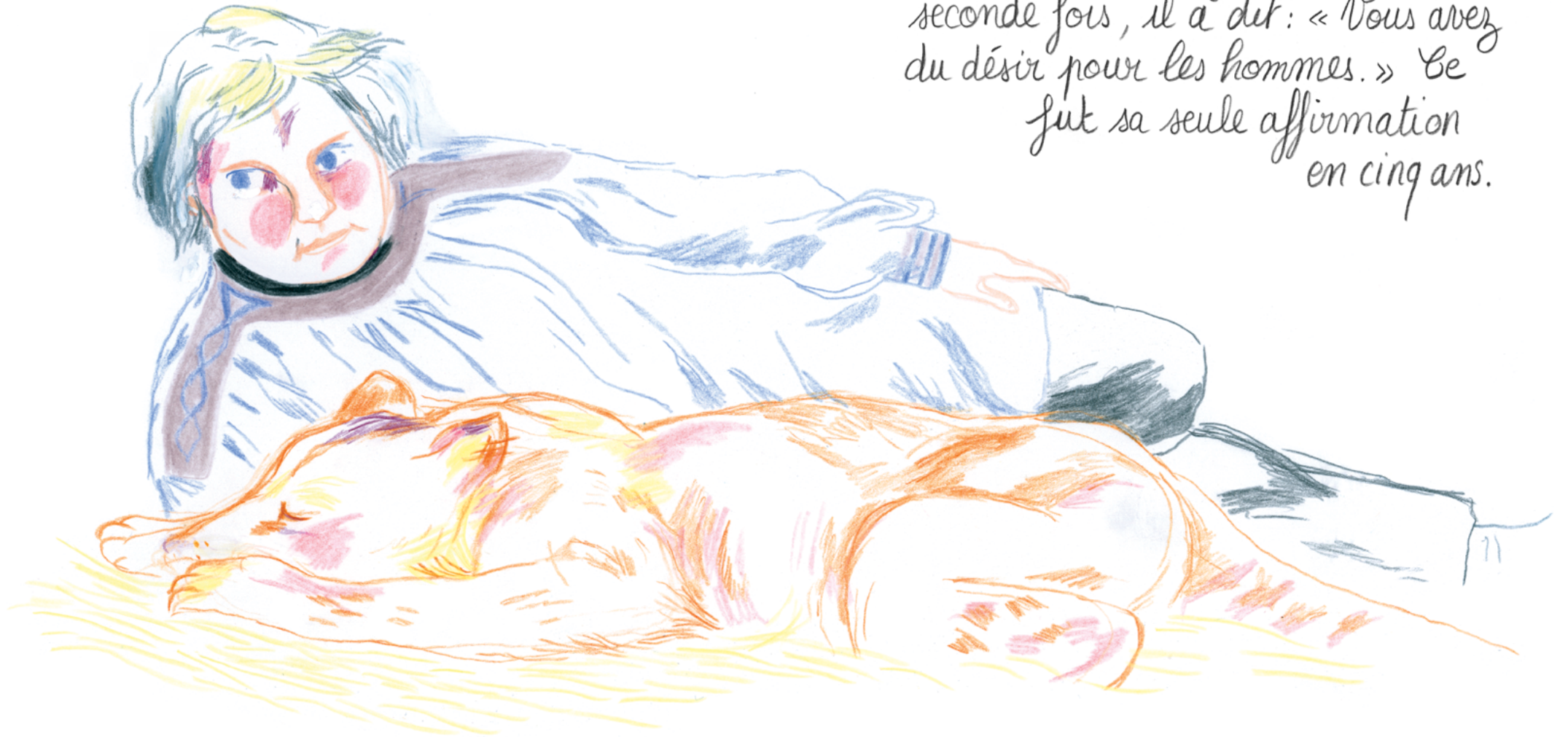


Je venais d'écrire un livre sur  
Tove Jansson, je racontais avec  
joie qu'elle était la première  
femme à qui je m'identifiais.

Sauf qu'elle était lesbienne et  
pas moi.



La première fois que j'en ai parlé à mon psychologue, il m'a dit que si c'était ça, à mon âge et dans mon milieu, ce serait déjà arrivé. La seconde fois, il a dit: « Vous avez du désir pour les hommes. » Ce fut sa seule affirmation en cinq ans.



Je m'étais intéressée à la psychanalyse, j'en avais retenu que j'étais castrée. Pas que j'avais un clitoris entre les jambes.



Ça, c'est le féminisme qui me l'a appris.





Il m'arrive encore d'être traversée  
par la voix de Freud, qui me dit que  
j'ai une sexualité de petite fille,  
à cause de mes orgasmes clitoridiens.



J'ai laissé tomber la psychanalyse  
quand j'ai compris qu'elle ne reflétait  
pas la réalité, mais qu'elle pouvait  
aussi la modeler, un peu comme  
tous les clichés sur les genres au  
cinéma.

« Qu'avez-vous fait de notre  
désir ? Du désir en lui-même ?  
Un désir de pénis ?  
Un désir d'enfant ?  
Une caricature »

écrit Monique Wittig.

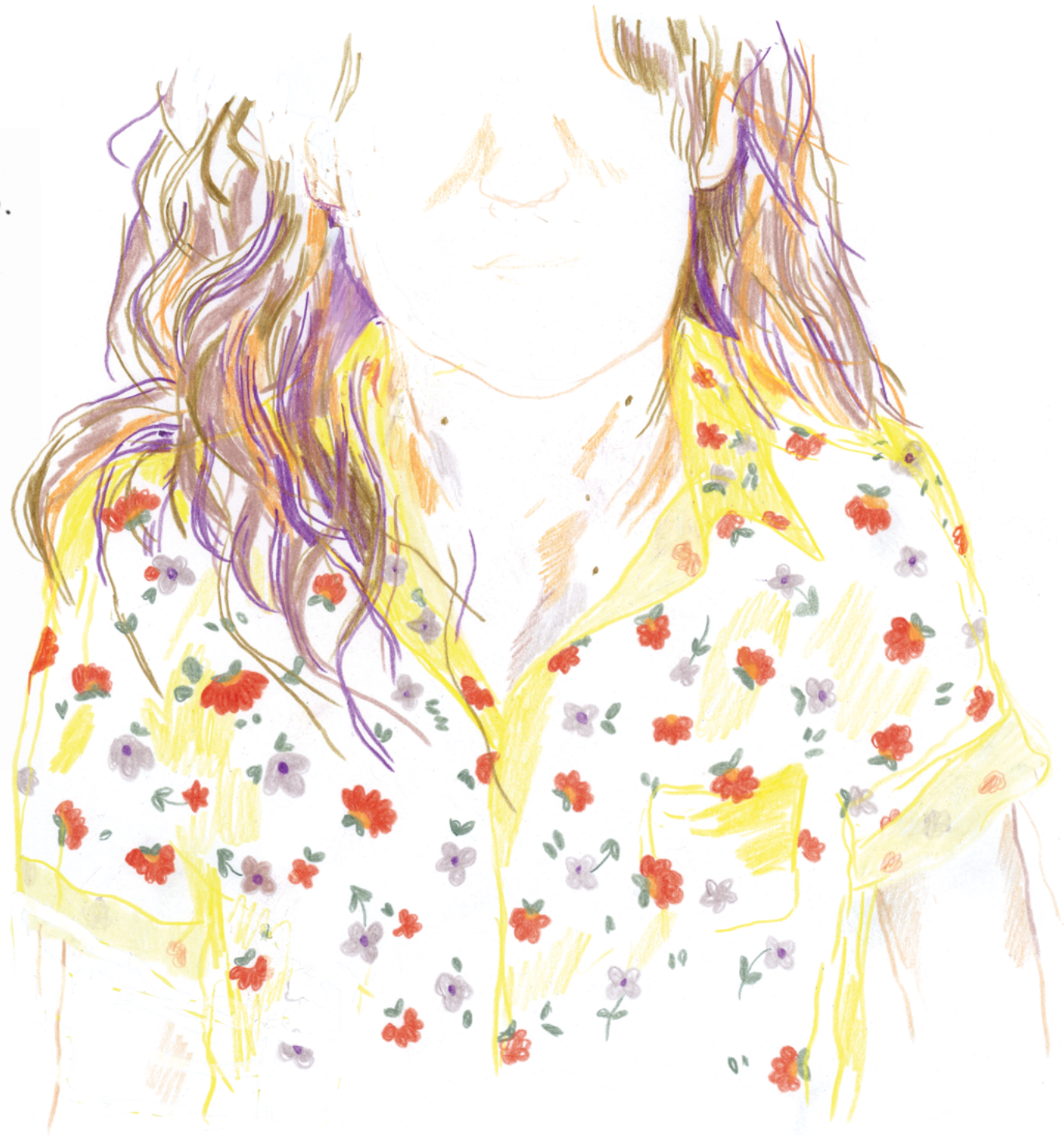


Mon exemplaire de La pensée  
straight est surligné de plein  
de couleurs. Je l'ai lu sur la  
plage à l'île Verte en textant  
la moitié des phrases à mon  
amie Catherine.

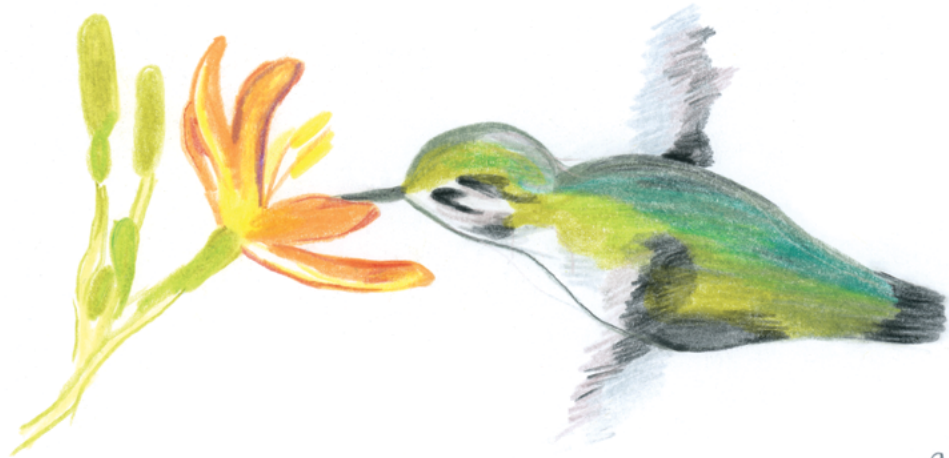
C'est à ce moment-là que j'ai  
décidé de devenir lesbienne.  
J'avais 35 ans.



Courtney Barnett me fascinait.  
En regardant les vidéos dans  
lesquelles elle chante avec Kurt  
Vile, je me demandais si je  
voulais être comme elle,  
ou plutôt être avec elle.  
Une chose était sûre, j'en  
avais marre de toujours  
finir avec Kurt Vile.



Je n'avais jamais érotisé le  
corps d'une femme, ni pensé que  
je pouvais le faire, avant  
qu'Ariane me dise: « J'ai  
essayé avec des filles, mais je  
ne crois pas être lesbienne,  
je me les érotise pas. »



ancolie glanduleuse  
jardin botanique montréal

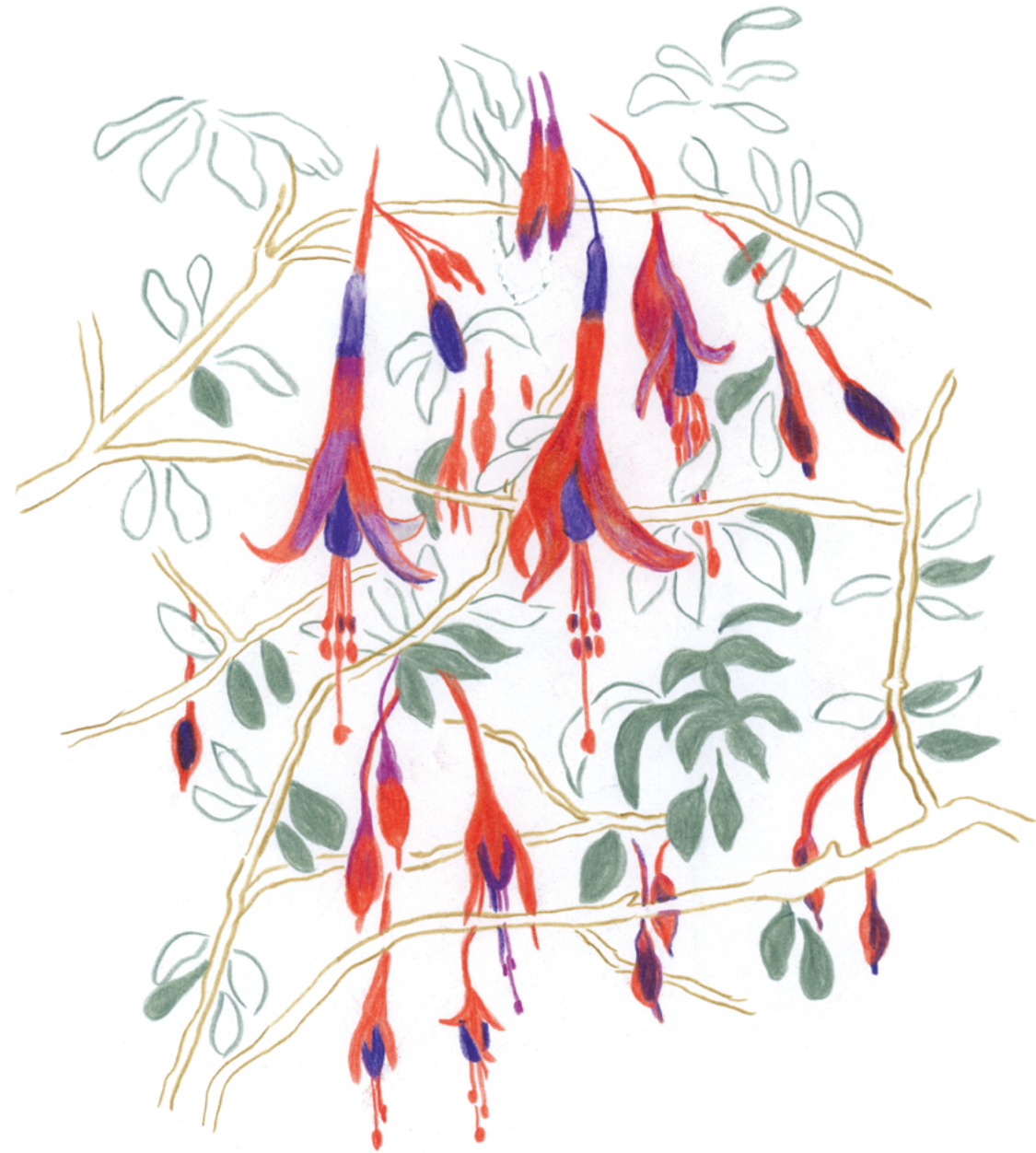
Quelques jours plus tard, nous  
travaillions face à face au café  
Odessa, elle a passé sa main  
sur son épaule ...



... et quelque chose a changé  
dans mon regard.

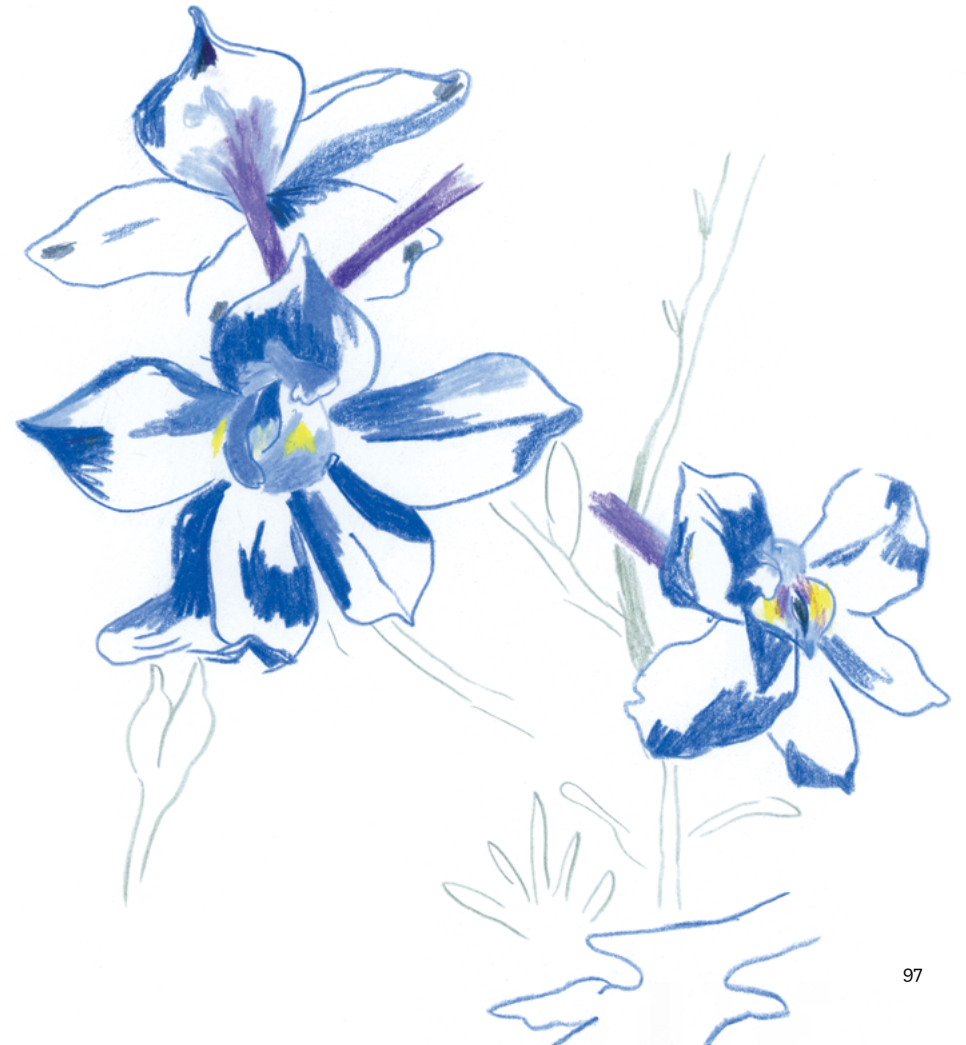


Je n'avais jamais vraiment  
érotisé les hommes non plus.  
Je les avais aimés comme on  
aime des canapés dans un  
catalogue de meubles suédois.



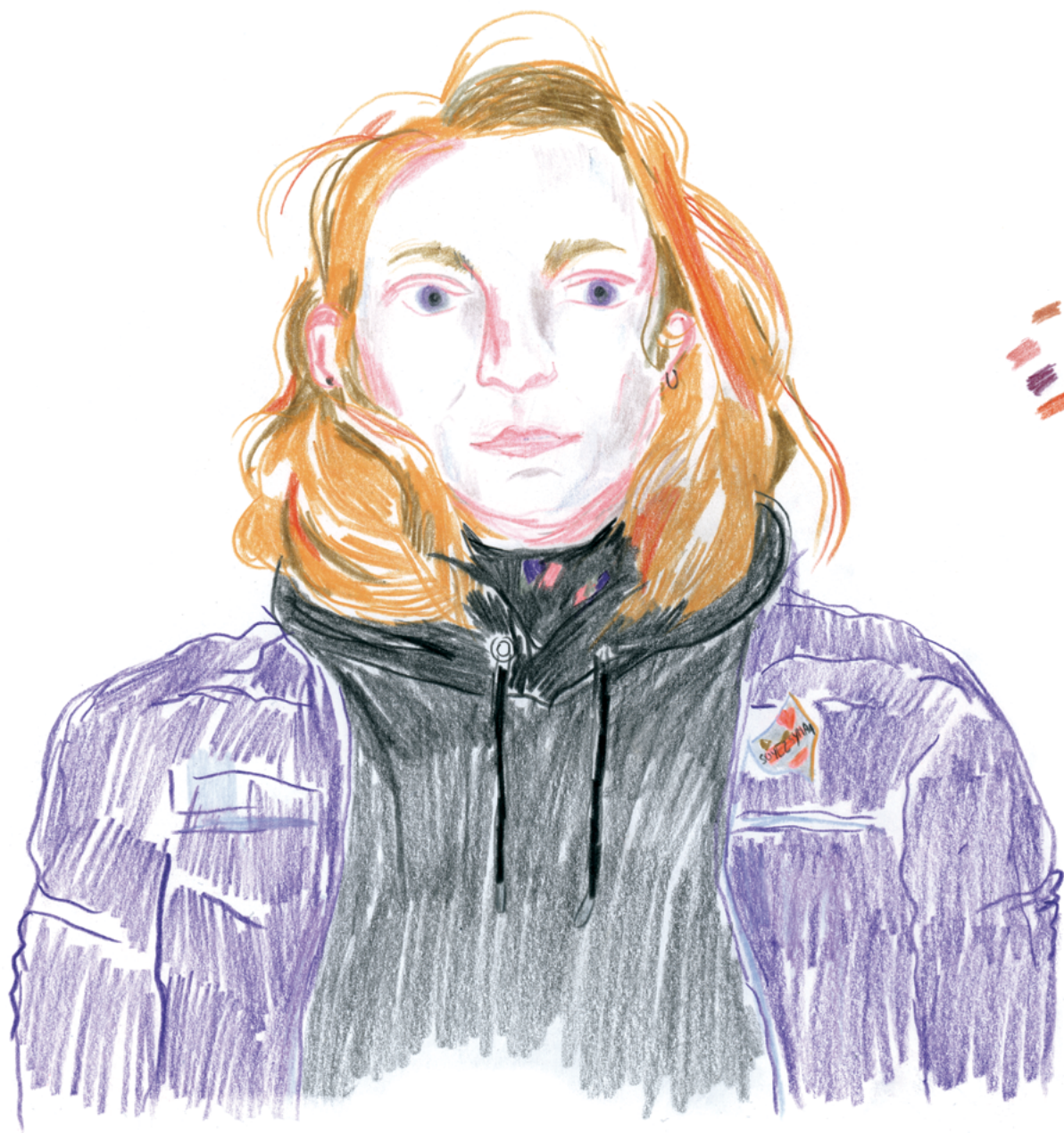
Au Musée des beaux-arts de Toronto, je suis restée longtemps devant des vulves dessinées par un artiste dont je ne me souviens pas le nom.

Je voulais apprivoiser doucement cette forme qui me faisait un peu peur.



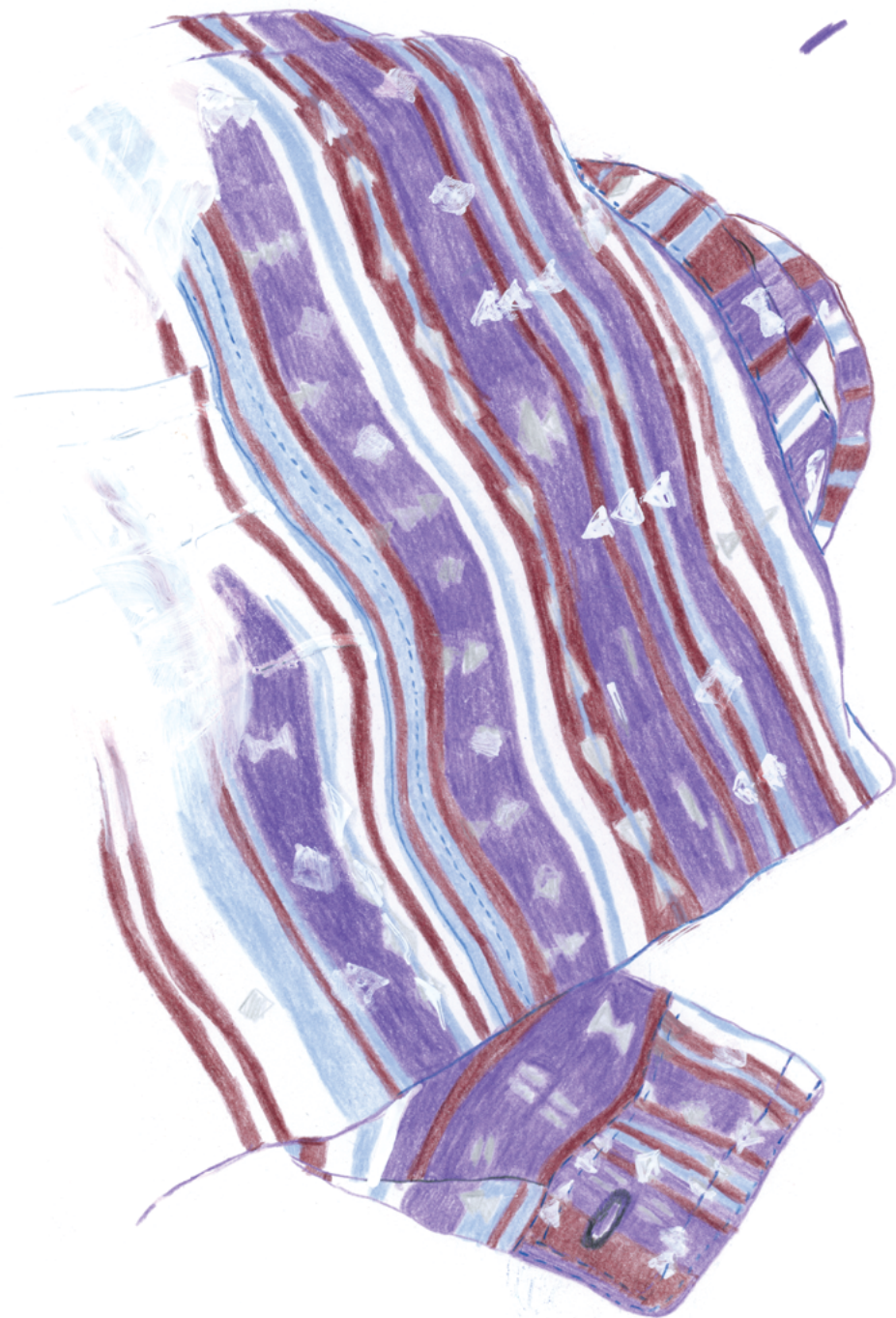
Cette forme est maintenant  
ma préférée, je la vois  
partout.





Cet été-là, chaque femme  
que je croisais au bras d'un  
homme m'apparaissait comme  
une trahison.

J'ai coupé mes cheveux court.  
On m'a appelée trois fois  
« monsieur » en France ; cela  
m'est jamais arrivé ailleurs.

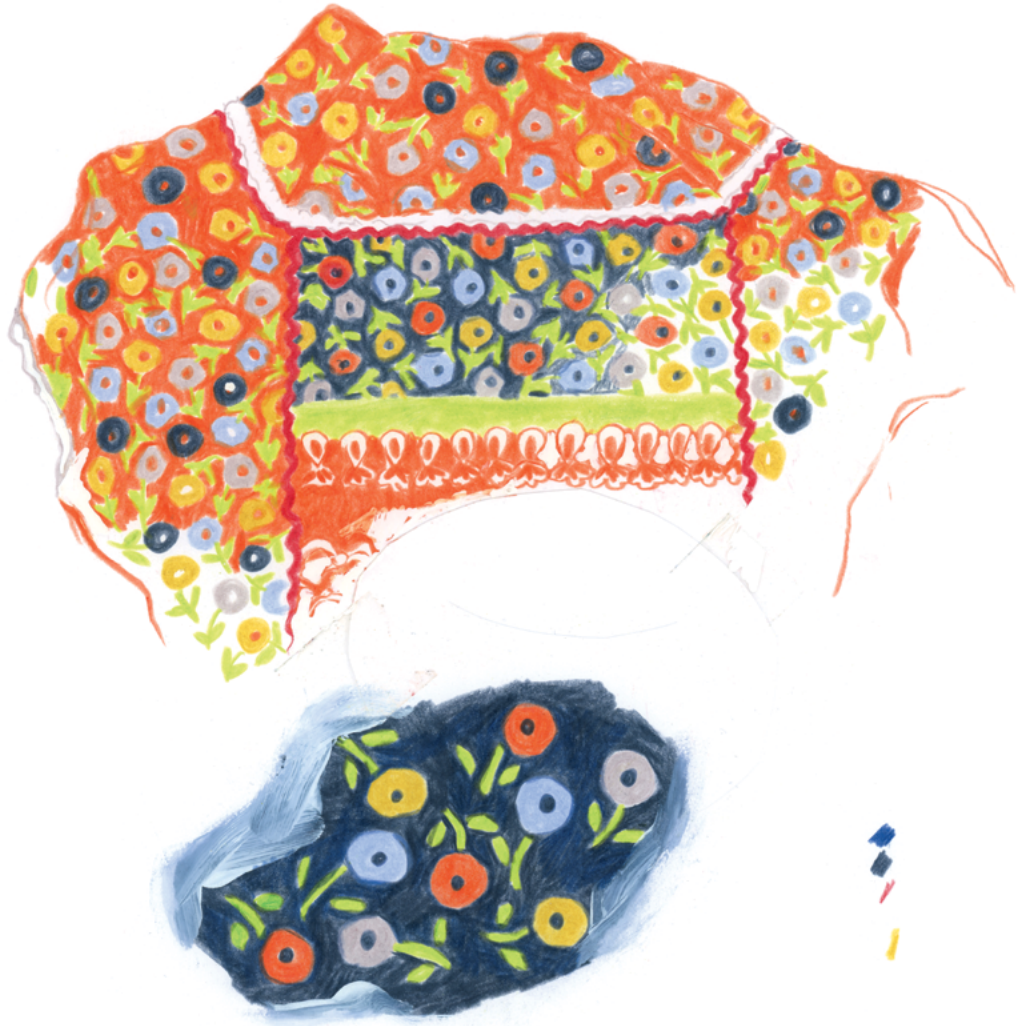


J'ai arrêté de porter des robes,  
je les garde dans mon armoire  
à cause de leurs tissus que  
j'aime.

Bela me frappe à quel point elles  
ne m'allaient pas quand je  
vois d'anciennes photographies  
de moi.



Le que j'avais raté de la féminité  
n'avait plus d'importance. J'étais  
soudain libérée de mes obligations.



Toutes ces années, j'avais désespérément  
essayé d'être belle alors que je l'étais déjà.



J'ai créé un groupe punk avec deux amis, je voulais être « un cheval queer, une jument lesbienne politique » en citant Wittig, sans savoir que le concept en hérissait plus d'une.



J'ai pensé qu'elles l'associaient peut-être à une forme d'amour désincarné.

J'ai eu peur de devoir performer quelque chose pour être acceptée parmi elles. N'évanouir de désir ? Parler de mes godes comme Preciado dans Testo Junkie ?

J'avais passé l'âge de faire semblant.

Dans les années 1990, j'étais adolescente et j'avais honte d'être en retard. Je tentais d'adopter les codes pour faire partie du monde, mais les garçons que j'abordais ne daignaient pas me regarder, alors je me laissais faire par les autres.



C'était facile. Je me laissais faire depuis toujours, depuis avant mon cousin, depuis cette enfance où le non n'est pas possible – aux vêtements qu'on n'a pas choisis, aux intrusions des thermomètres, des médicaments, des mains des orthodontistes.

À tout ce qui était « pour notre bien ».





Les rares fois où j'évoquais un  
manque d'intérêt envers la  
sexualité, on me disait prude.

J'ai pourtant eu plus d'amants  
que la moyenne des humains.



*Ou bien frigide, moi qui  
jouis si vite et si facilement.*

Je me demandais même si je  
jouissais vraiment, s'il n'y avait  
pas un étage d'extase supérieur  
que j'aurais manqué, tant la  
chose me semblait banale en  
comparaison avec l'enthousiasme  
qu'exprimaient les autres.





Personne ne me forçait. Je me forçais.

Ce n'est pas que je m'osais pas dire que je n'avais pas envie, c'est que je ne pouvais même pas me l'avouer.

Il n'y avait pas de place pour mon ambivalence.



J'ai voulu être Tove Jansson,  
Courtney Barnett, Chantal  
Akerman... J'ai voulu être une  
lesbienne avant d'avoir du  
désir pour des femmes. Et  
avant de tomber amoureuse de  
l'une d'elles. La voilà, mon  
histoire.



Au début, je voulais aimer une femme qui n'avait jamais aimé les hommes. Je voulais m'assurer d'habiter un espace le plus loin possible de mon passé, comme si je ne pouvais pas partager avec une autre mon égarement de vingt ans.



Tofslam &  
Vifslam



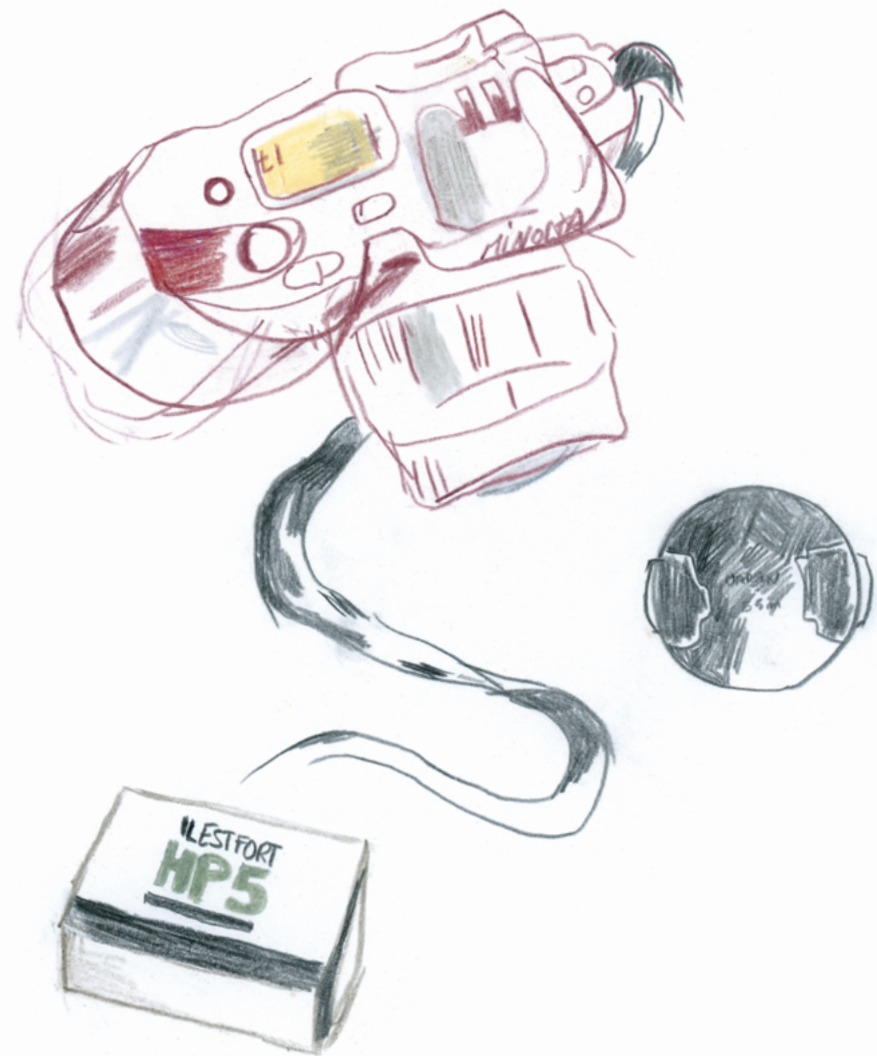
Je l'avais rencontrée sur Tinder  
mais cela n'enlevait rien à la  
magie. Nous étions comme les  
deux personnages de Tove Jansson  
qui regardent leur pierre  
secrète et précieuse dans les  
histoires des Moomins.



C'était « elle » et ce pronom me rendait heureuse. Dans les cafés, je regardais les visages, tout le monde était plus beau qu'avant. Je me demandais comment les autres filles embrassaient. J'aurais voulu toutes les embrasser et n'en embrasser aucune autre jamais.



Je ne prenais plus de photos depuis des années. J'ai ressorti mon vieil argentique, comme si la vie valait à nouveau la peine d'être capturée.



Nous sommes allées voir jouer  
Courtney Barnett, je lui ai  
donné mon livre en bafouillant  
comme une fan de 13 ans.

On m'offrait une seconde  
adolescence.

Une seconde chance.



J'aimerais pouvoir écrire qu'à partir de là tous mes problèmes se sont résolus...

Mais ce n'est pas le cas, je suis restée à peu près la même.

Belle qui pense qu'elle n'est pas assez sexuelle, et qu'à cause de cela elle va faire souffrir tous ceux - maintenant toutes celles - qui l'aimeront d'amour.



La différence, c'est que, pour la première fois, il y avait dans notre sexualité une place pour mes traumas.







En thérapie, on m'a proposé  
l'exercice de consoler l'enfant  
que j'avais été.





C'est très douloureux.  
L'enfant a tellement honte que  
je ne peux même pas l'approcher.  
Elle n'est digne de l'amour de  
personne.  
Peut-être est-ce du creux de  
cette honte que vient ma  
sensation d'être déconnectée  
des autres.



Avant, je pensais qu'on disait des victimes d'inceste qu'elles étaient des survivantes parce qu'elles n'en étaient pas mortes. Je ne m'identifiais pas à ce mot, survivante, je le trouvais trop fort. Je n'avais pas l'impression d'être passée près de la mort.



À présent, je le comprends  
différemment.

Les autres ne sont pas que l'amour  
et la reconnaissance, ils sont,  
comme pour tous les mammifères,  
la chaleur et la nourriture.

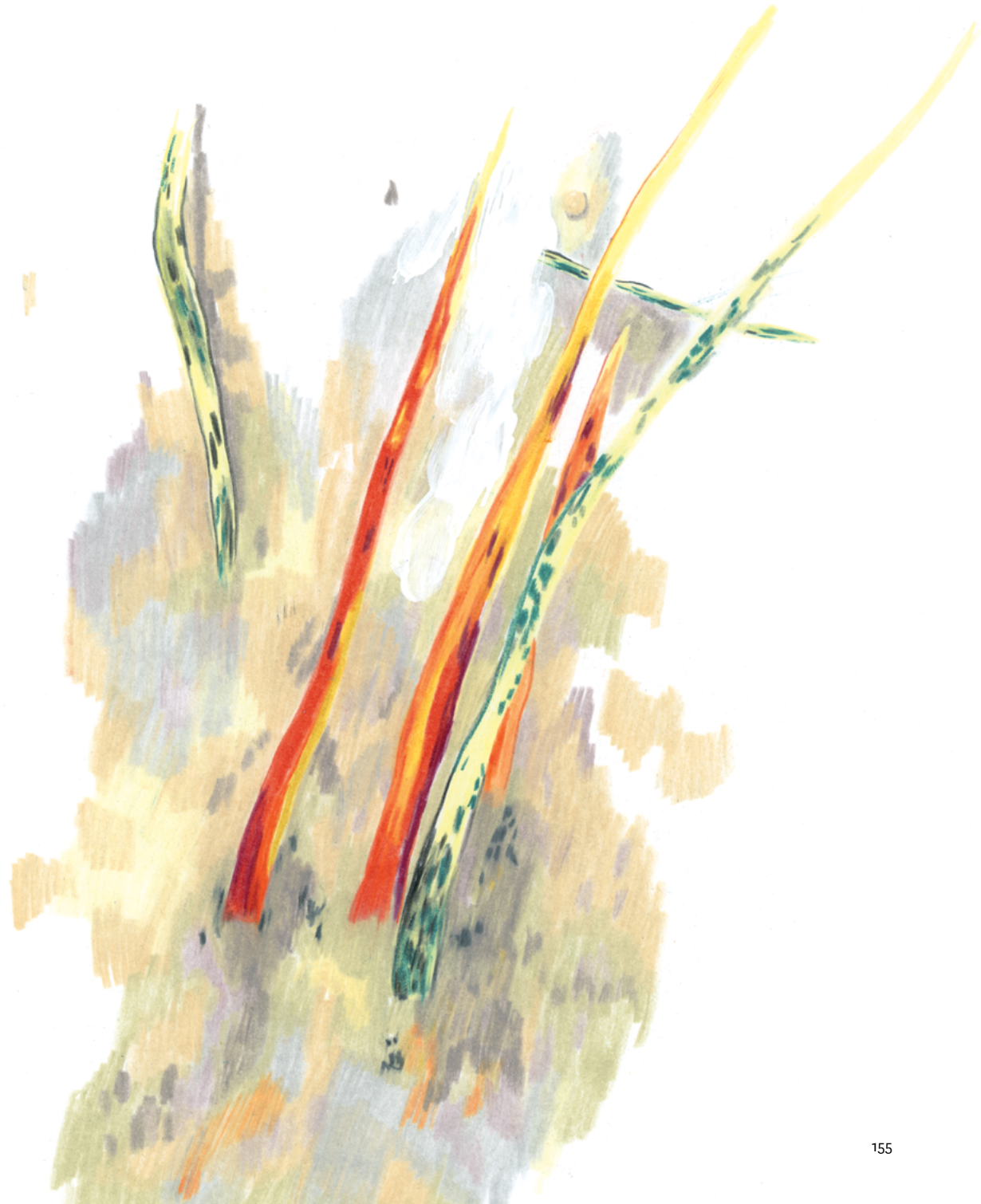
La survie.



Parce qu'elle était persuadée  
d'être mauvaise, d'avoir commis  
le plus terrible, l'enfant que  
j'étais aurait tout fait pour  
se faire accepter des autres,  
pour ne pas être rejetée.



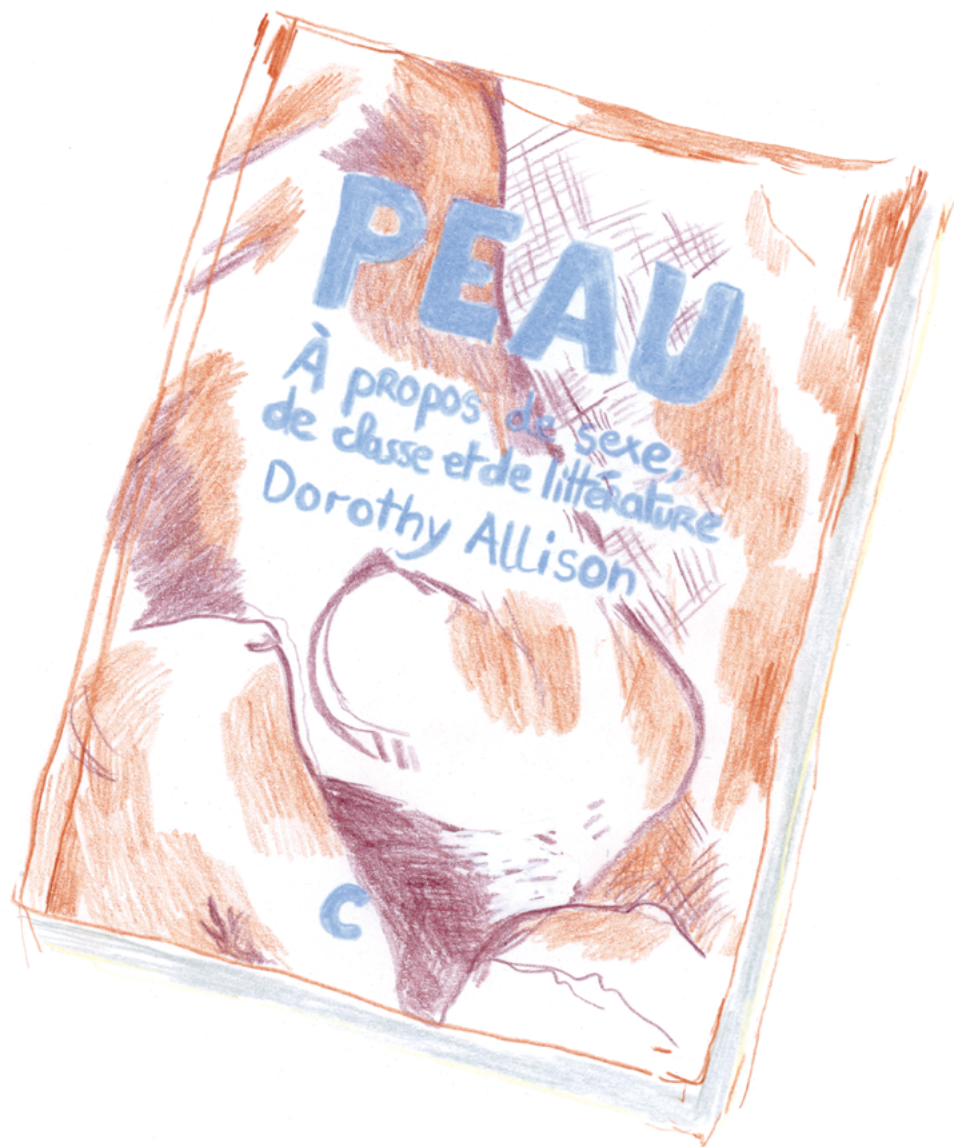
Elle m'a pas appris ce qu'elle  
souhaitait de l'amour ni ce  
qu'était une limite.  
Elle est entrée en  
survivance.



Mon histoire de lesbienne  
tardive résume bien qui  
je suis - je n'ai été  
qu'adaptation aux autres,  
au monde hétérosexuel,  
au monde sexuel...

||





J'envie celles qui savaient qu'elles  
aimaient les femmes avant même  
de comprendre la sexualité. Comme  
si elles étaient de vraies lesbiennes  
- moi qui normalement n'aime  
pas les vraies choses: les vraies  
femmes, les vrais hommes, les  
vraies artistes.



Desert  
Hearts



Quand j'ai dit à mon amie Lophie que je pensais aimer les femmes, elle m'a demandé quelle sorte de femme, et j'ai répondu « toutes les sortes ». Elle a ri en disant qu'alors j'étais une vraie.



go fish

J'étais heureuse, j'avais besoin de tous les points lesbiens qu'on pourrait me donner. Ces Dyke Points qu'on gagne en faisant du vélo d'hiver ou en portant des vieilles vestes en cuir.



Jamie  
dans Certain Women



Avec le recul, je remarque dans cette anecdote notre obsession pour l'authenticité.

Peut-être est-ce une manière de nous confirmer que nous existons vraiment, malgré l'effacement historique et l'invisibilité qui perdure.



Un jour, j'aimerais également  
pouvoir revendiquer la  
lesbienne bancale que je suis.





J'ai longtemps vérifié dans  
ma tête, comme un toc, si  
les garçons que je croisais  
pouvaient encore me plaire.



La nuit, je rêve parfois que je  
flirte avec eux. Ils me poursuivent  
jusque-là. Au réveil, je tremble,  
j'ai peur de me mentir à moi-  
même — je pense à la phrase  
de mon psy, à mon prétendu  
désir pour eux.

Mais les hommes dans mes  
rêves n'ont jamais de pénis.

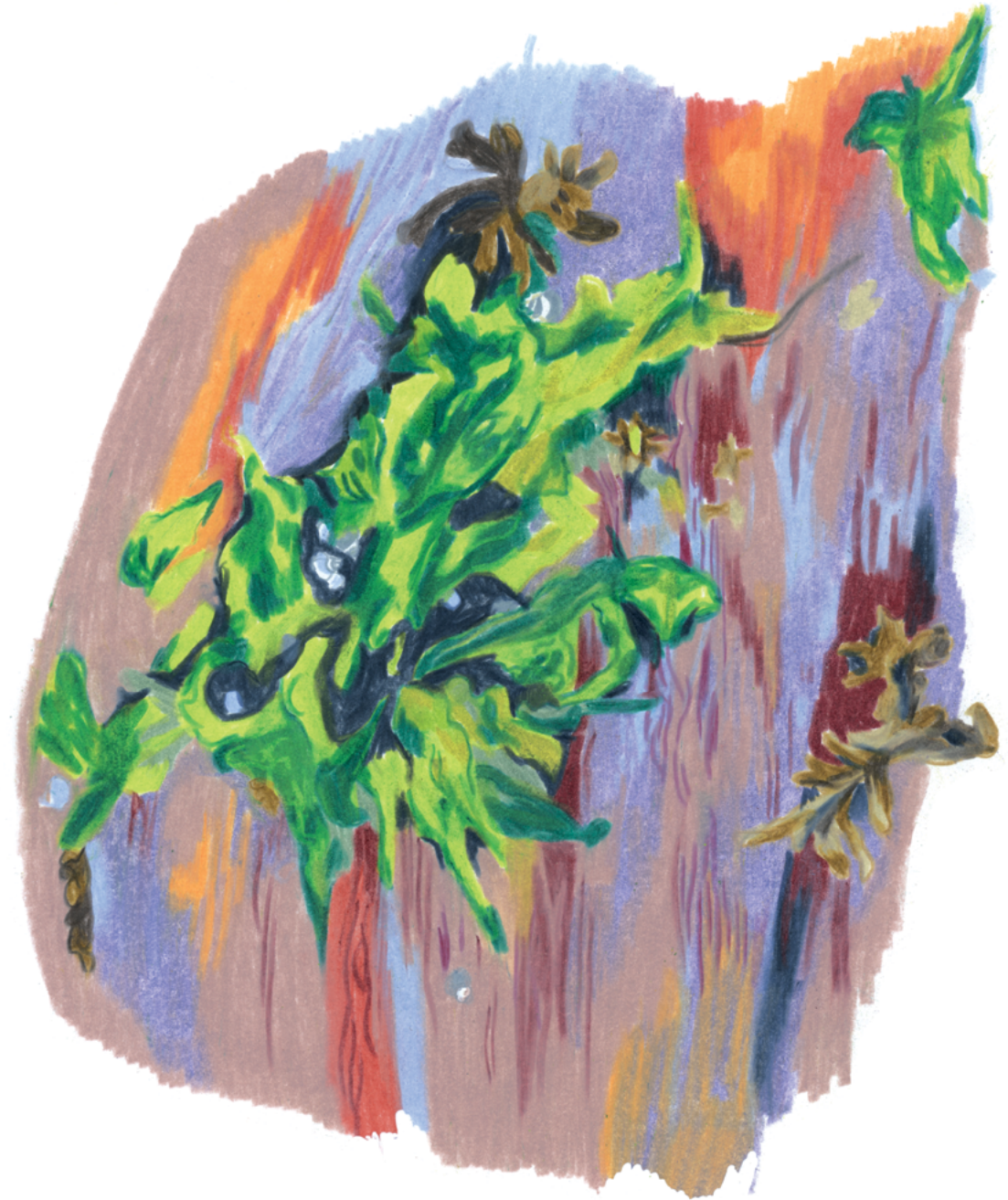




À l'île Verte, nous étions dans une petite maison sur le terrain d'une grande où défilaient les familles hétéros, chaque semaine un papa et une maman.

Une nuit, j'ai rêvé que j'avais rencontré un homme qui ne me plaisait pas, mais je devais annoncer à mon amoureuse mon mariage avec lui. Je pleurais dans le rêve.

La « contrainte à l'hétérosexualité », dont parle Adrienne Rich dans un texte qui porte ce nom, est beaucoup plus complexe à vivre que les insultes que nous avons reçues un jour dans le bus sur la rue Beaubien.



Je n'arrive plus à situer  
l'événement sur la ligne de mon  
devenir lesbien, mais ma mère,  
adorablement gênée, m'a suggéré  
que je l'étais peut-être, un peu  
avant que j'en sois sûre moi-  
même.

Je crois qu'elle a autorisé quelque  
chose.



Je me demande parfois quelle  
aurait été ma vie si elle avait eu  
cette idée plus tôt.



Peut-être la même car, après  
tout, j'ai aimé les garçons qui ont  
partagé ma vie.

J'ai aussi aimé Leonardo DiCaprio,  
comme toutes mes amies. Je lui  
enviais sa liberté et sa chemise  
dans Roméo et Juliette.  
Combien de fois ai-je regardé  
sa scène d'amour sous les  
draps avec Claire Danes ?





Quand j'y repense, de tout ce que  
j'avais pu voir à l'époque, il  
était sans doute ce qui se  
rapprochait le plus d'une  
lesbienne.



Je suis devenue lesbienne l'année  
où Google a fait en sorte que son  
algorithme n'associe plus  
automatiquement notre nom  
à la pornographie.





Si on nous cherche désormais  
sur Internet, nous sommes une  
photographie d'Adèle Haenel  
plutôt qu'une vidéo XXX.



cynorhodon  
gratte-cul

Je suis arrivée après les insultes.  
Je n'ai pas entendu « sale gouine »  
mais plusieurs fois « gargon manqué ».  
Petite, j'en étais fière. Ensuite, ça  
sonnait un peu moins bien, surtout  
dans la bouche de mes cousins.



airelle  
vigne-d'ida  
(groseille de  
cheval)

Ils étaient trois frères et je ne savais  
pas si, pour être acceptée d'eux, pour  
être leur égale, il me fallait être  
un gargon moi aussi ou une femme  
qu'ils aimeraient. Je m'étais ni  
l'un ni l'autre.



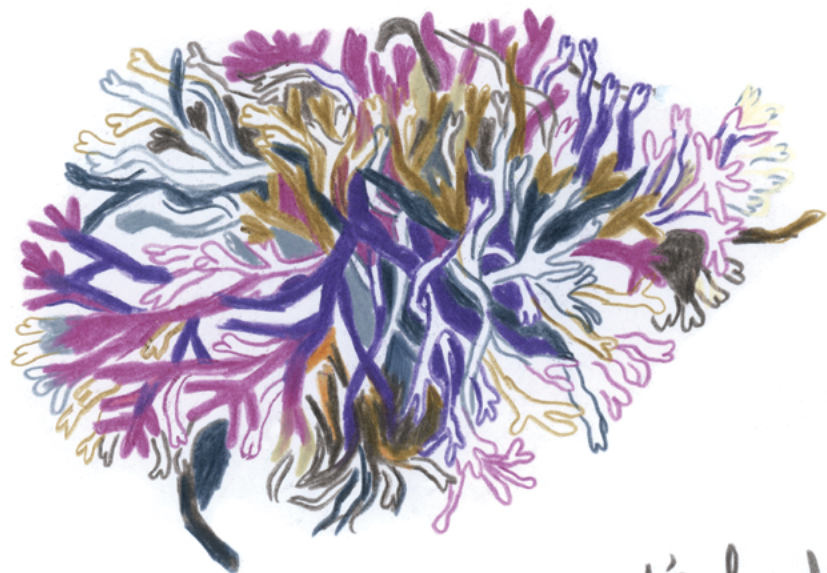
raisin  
d'ours  
Kinnikunnich

En fait, je m'ai pas échappé à grand-chose. J'ai eu ma dose d'humiliations quotidiennes. Le mot intimidation m'existait pas pour moi, mes parents disaient qu'il fallait apprendre à se foutre de ce que pensaient les gens.

lavande-de-mer

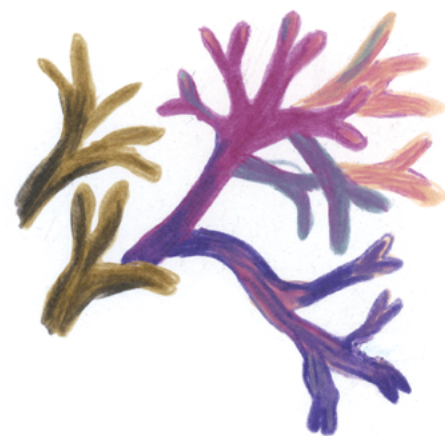


Le plus douloureux, c'est le constat que certains adultes y ont participé.



mousse d'Irlande  
crépue

Je n'avais pas besoin d'être queer pour être un monstre.



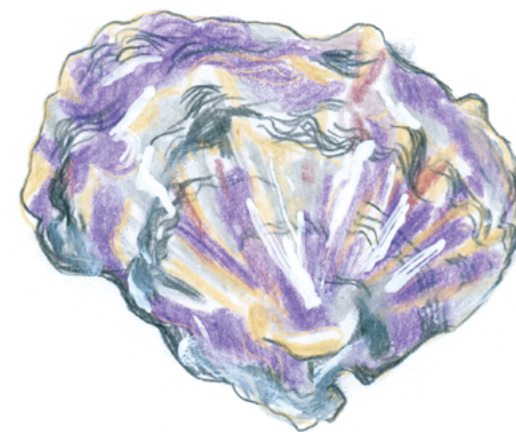
Quand ma nièce de 7 ans  
me demande comment mon  
amoureuse et moi on va faire  
pour avoir des enfants, ma  
réponse n'a aucune importance.  
C'est ma seule présence qui  
compte.



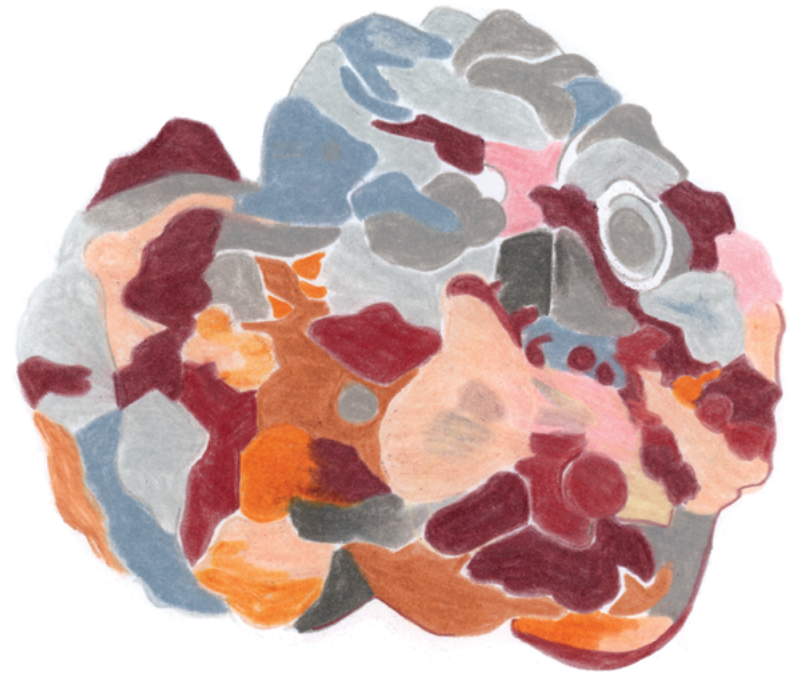


Je trouble la norme.  
Je lui souffle que la norme,  
ce n'est pas un papa et  
une maman...

*C'est d'avoir toutes les options en main.*



Il paraît que j'ai un noeud  
entre la gorge et l'estomac, qu'il  
y a quelque chose à ouvrir au  
niveau de mes seins. C'est  
la massothérapeute qui le  
dit.





L'idée me terrorise. Je ne veux pas. Je veux qu'on me laisse tranquille, qu'on arrête de vouloir réparer mon corps. Qu'on l'aime, qu'on en prenne soin comme il est: parasite. Affecté.

C'est la norme d'être affecté, tout le monde l'est.

Depuis très longtemps, mon corps, ce point de contact tangible avec le monde, représente une possibilité d'agression.

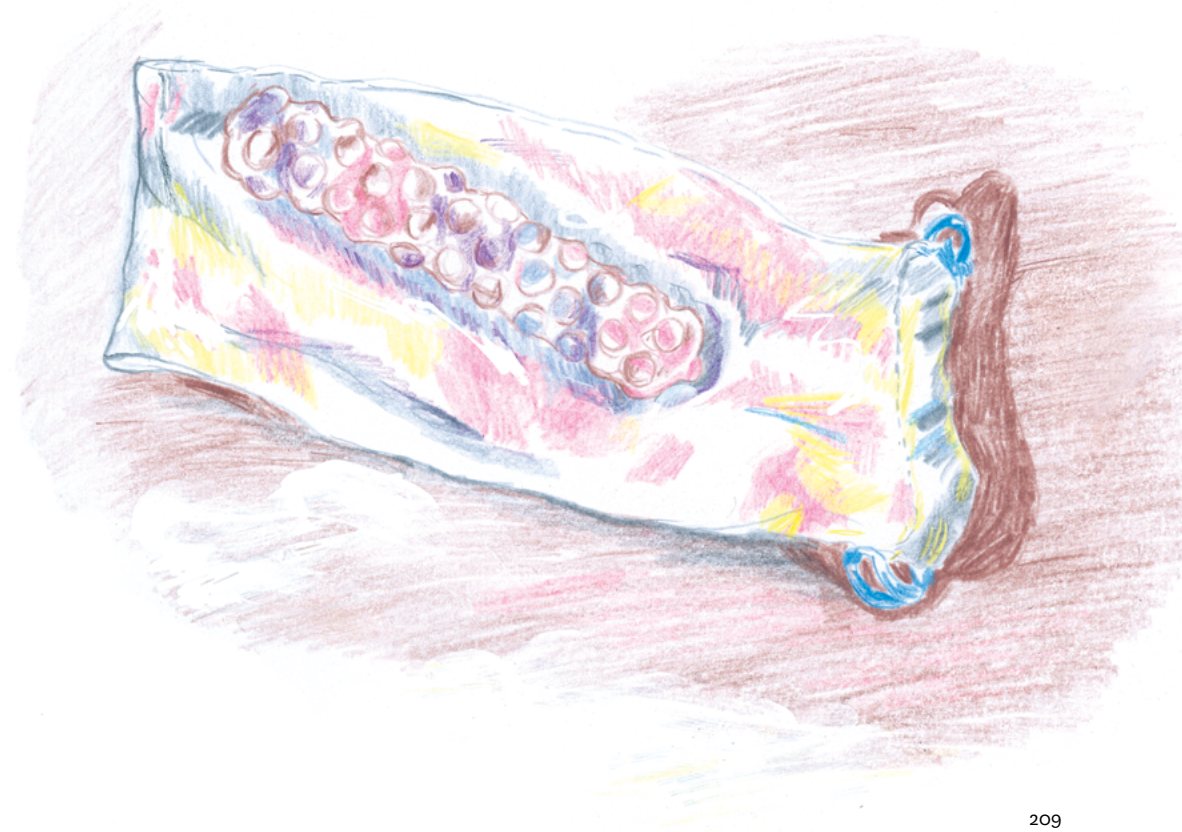
Pas étonnant que je m'en sois dissociée.



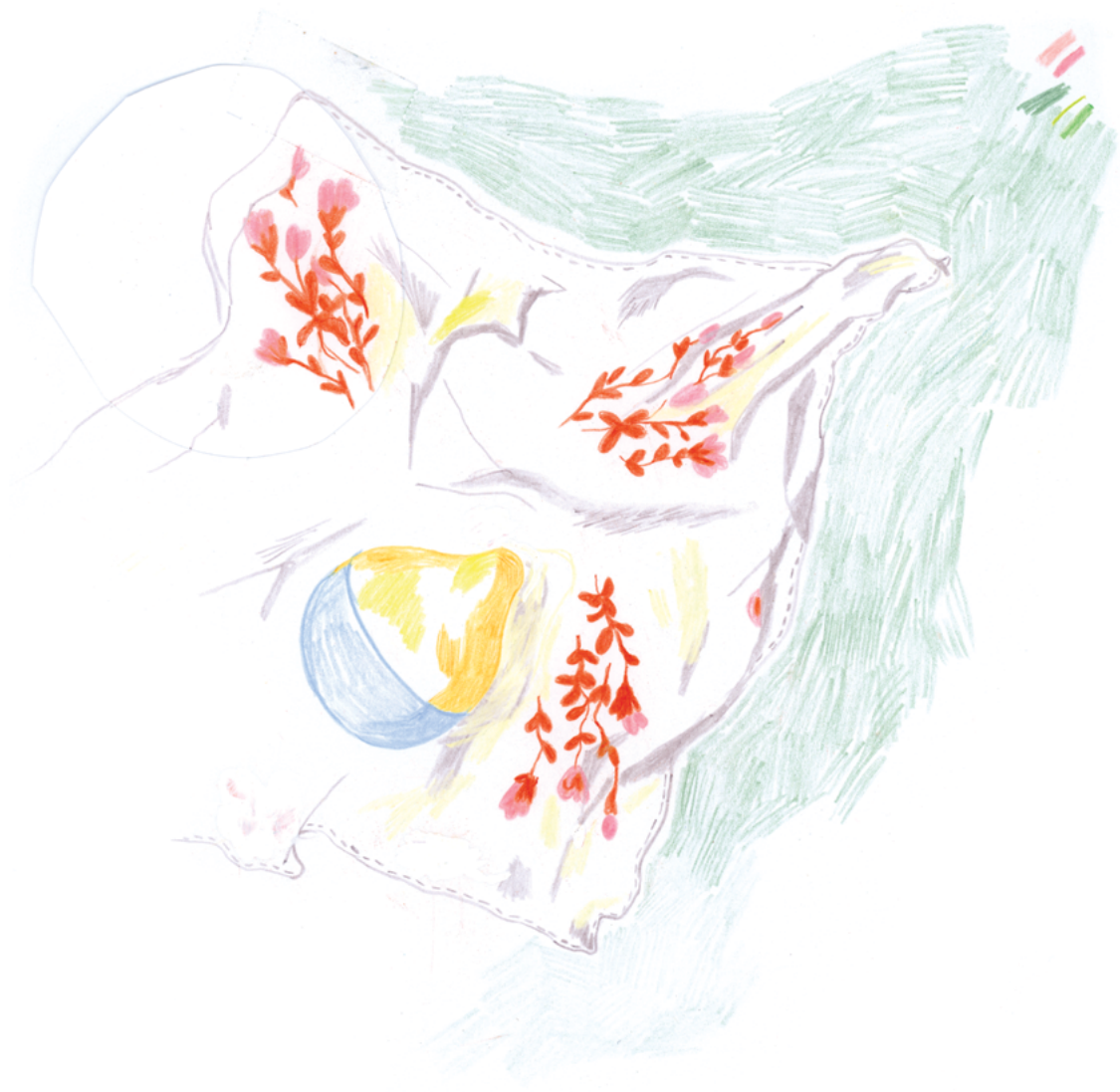
Comment faire pour que ce  
corps redevienne celui de l'enfant  
qui découvre le monde ?

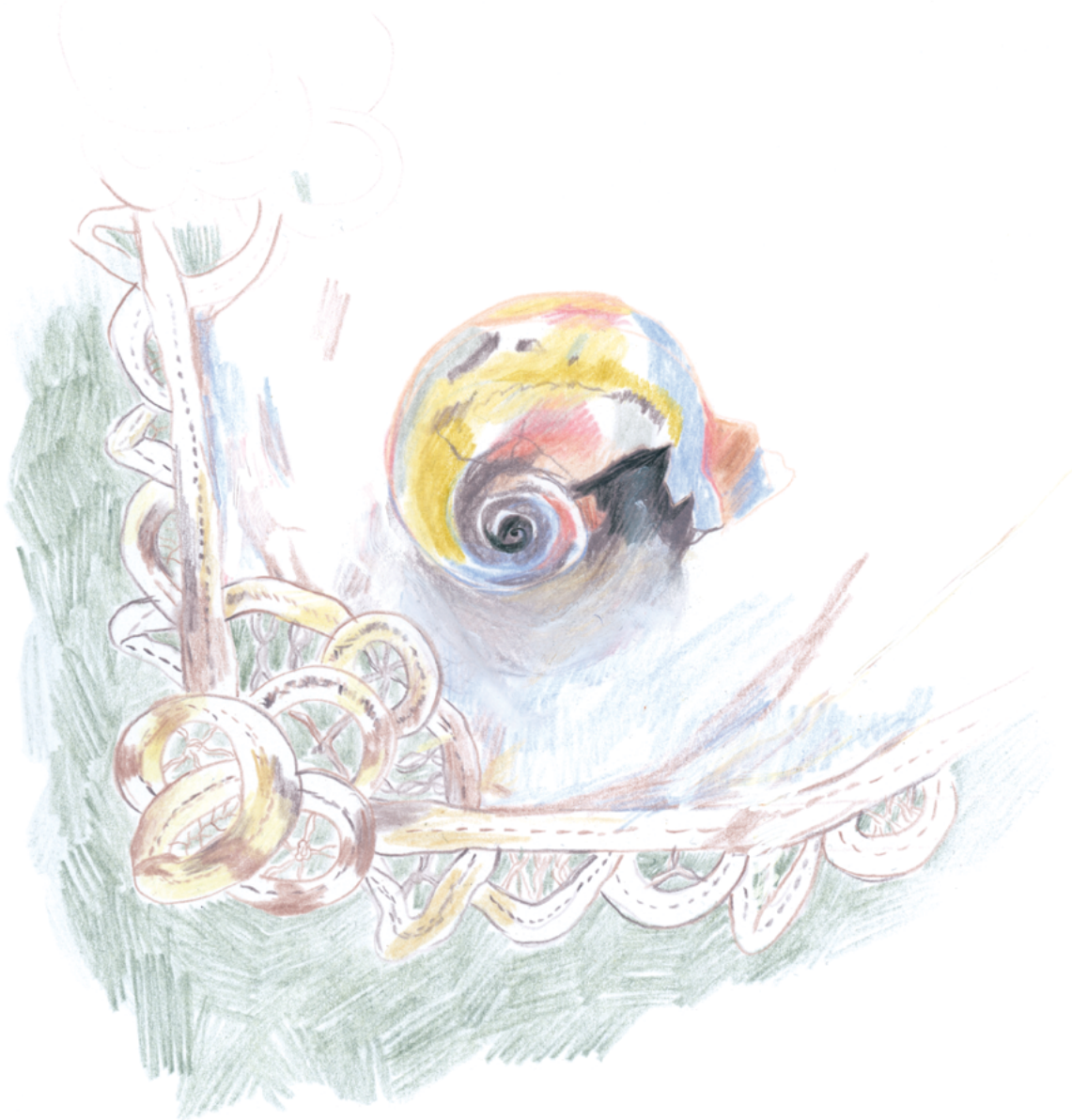


J'ai longtemps eu un problème avec les attirails sexuels, d'abord parce que je les trouvais esthétiquement laids - c'est la même chose avec la pornographie.



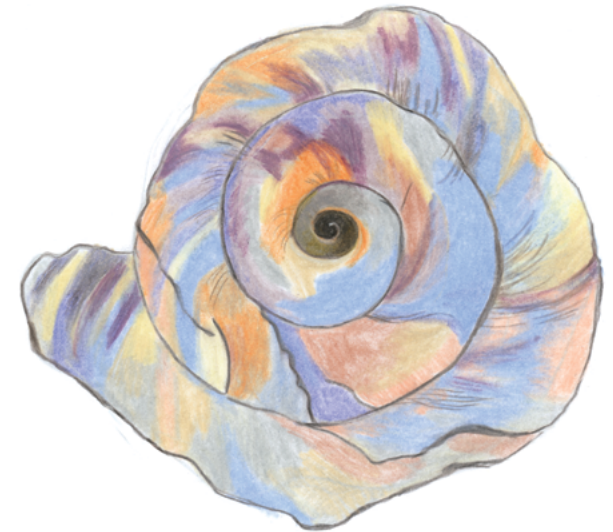
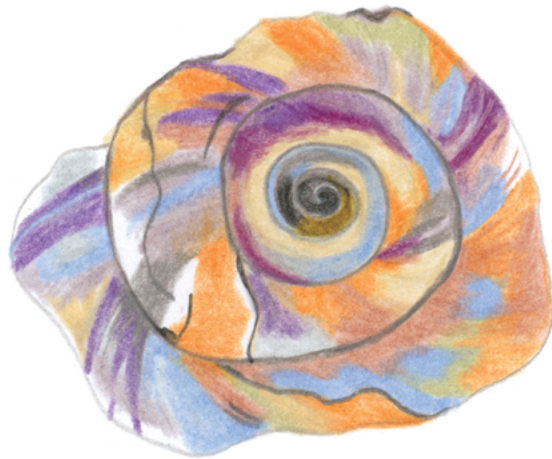
Quelques-uns ont finalement gagné ma maison, je les garde enveloppés dans des mouchoirs fleuris. C'est surtout les posséder qui m'importe, comme s'ils me redonnaient une valeur. Comme si les dessiner ici rendait ce livre intéressant.





Certains jours, il est impossible de me toucher les seins. Certains jours, c'est moi toute entière qu'on ne peut pas toucher. Je sens mon corps se recroqueviller comme un escargot à l'approche d'une main.

Quand cela m'arrive, j'oublie tous les autres jours. Ma mon-libido n'est pas un état neutre, elle entraîne directement la peur de devoir repousser, de ne pas réussir à repousser. Puis finalement d'être repoussée.



Faire l'amour reste un grand soulagement, car chaque fois commence la courte période où la pression de le faire me quitte.



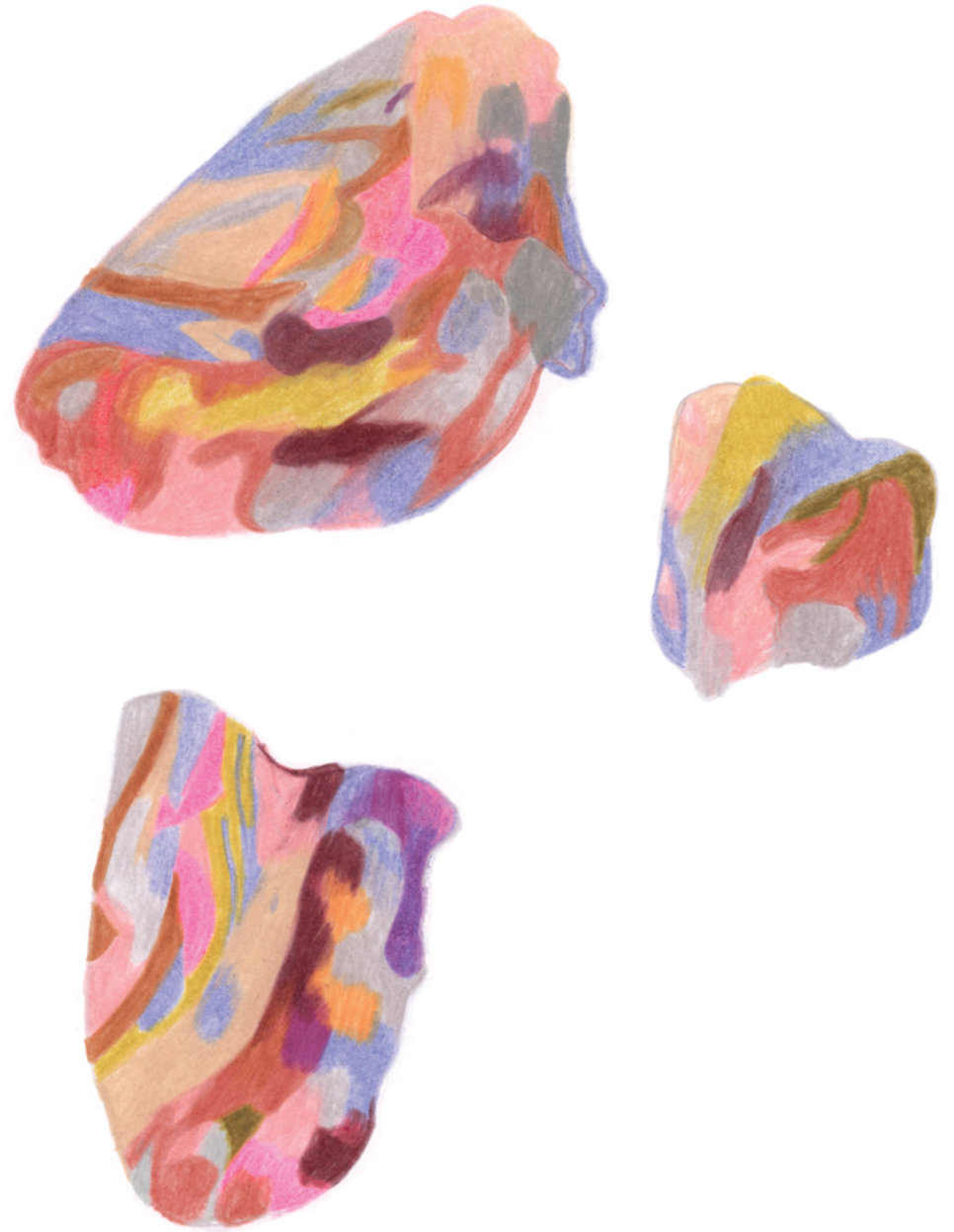
Les habitudes sont longues à changer. Mais déjà, j'ai un peu perdu celle de me forcer.



Je n'ai jamais vu de film dans lequel des amants parlent de leurs blessures, essaient de se comprendre, physiquement.



Aujourd'hui comme depuis  
toujours, je peux très bien  
avoir du plaisir seule.





Dans une certaine mesure, j'ai appris à demander de la tendresse à mes amis - même si cela reste difficile pour moi de demander quoi que ce soit.

Et même si j'ai besoin de plus de tendresse que ce que des amis peuvent donner.

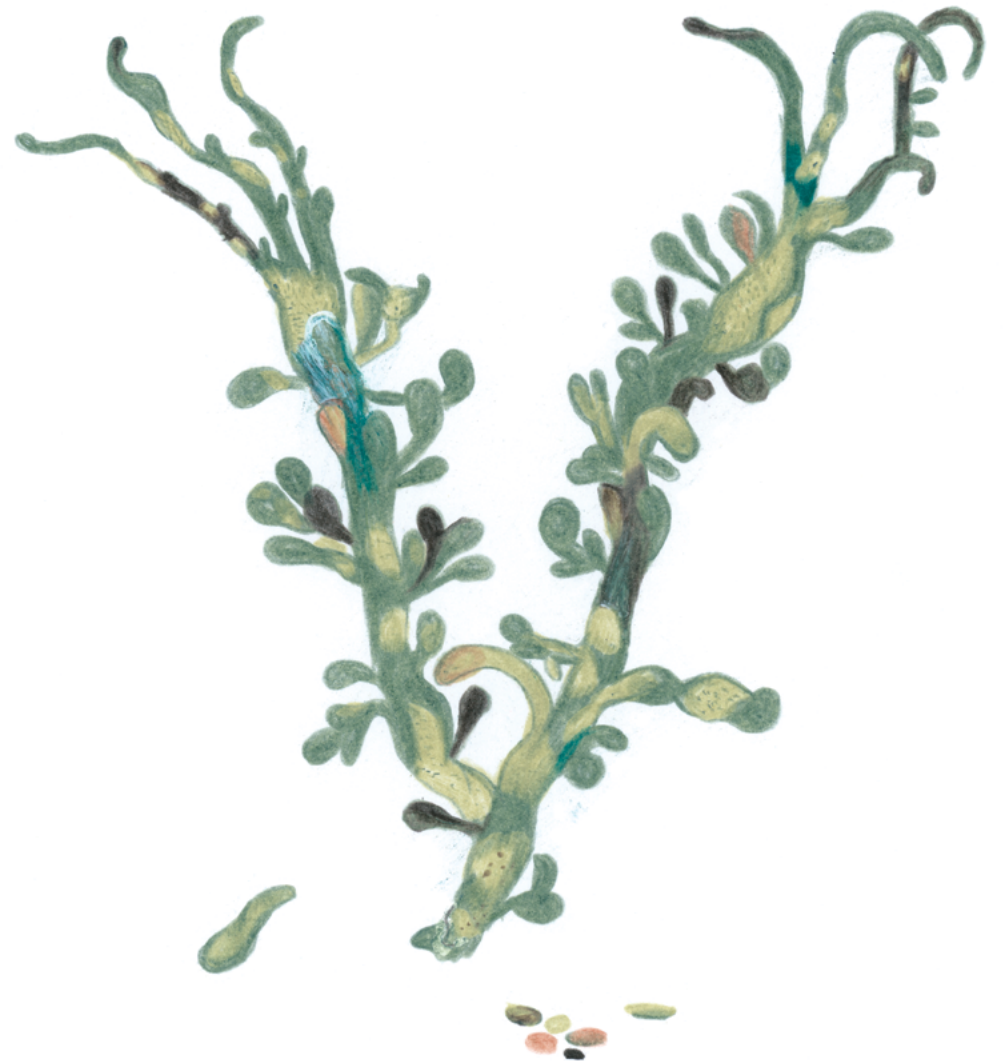


avec Héléne et Niels sur zoom  
← pendant la pandémie.

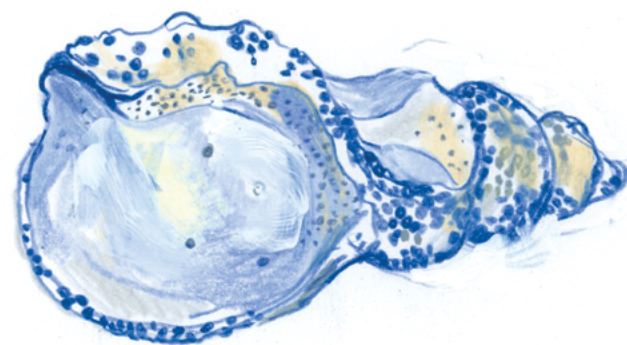
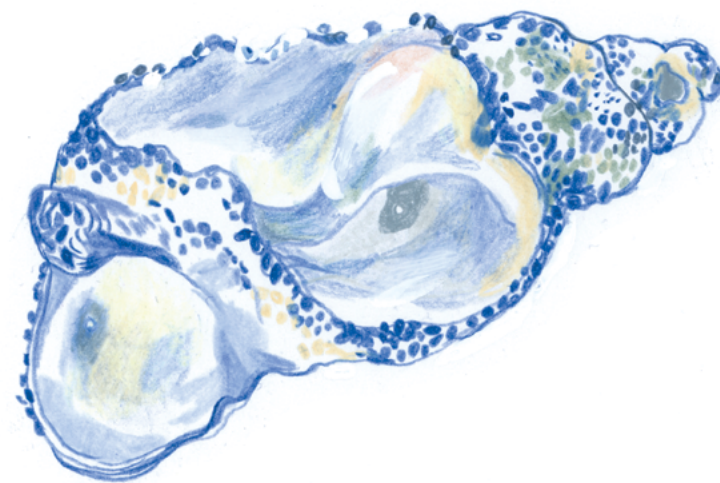
Et pourtant, je ne suis pas sûre  
que je pourrais vivre sans sexe, tant  
il m'obsède - ce livre en est la preuve.



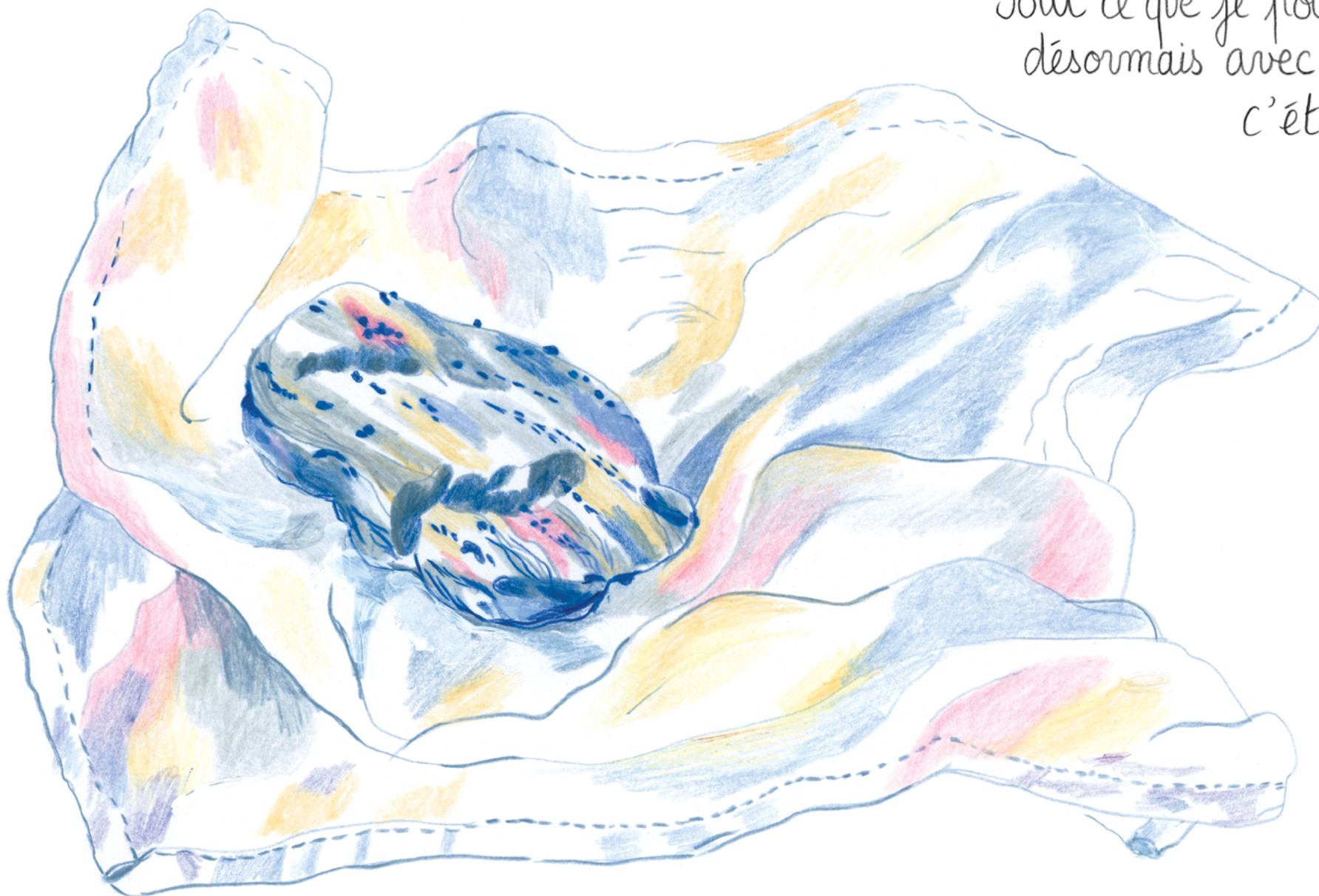
Il me manquerait cette manière  
particulière de me connecter à  
l'autre.



Je me souviens de m'être dit,  
un jour de neige où nous sommes  
restées au lit, que j'atteignais  
une forme de libération  
complète. Puisque j'échappais  
même, dans ce lit, à la  
possibilité d'un travail  
reproductif.



Tout ce que je pouvais produire  
désormais avec ma sexualité,  
c'était du lien.



Je suis ce qui m'est arrivé —  
mes événements, mes traumatismes.  
Je ne suis pas disqualifiée pour  
parler, je ne suis pas « cassée »,  
mais simplement le reflet de la  
violence sexuelle banale dans  
laquelle j'ai grandi.

Dans laquelle nous grandissons.

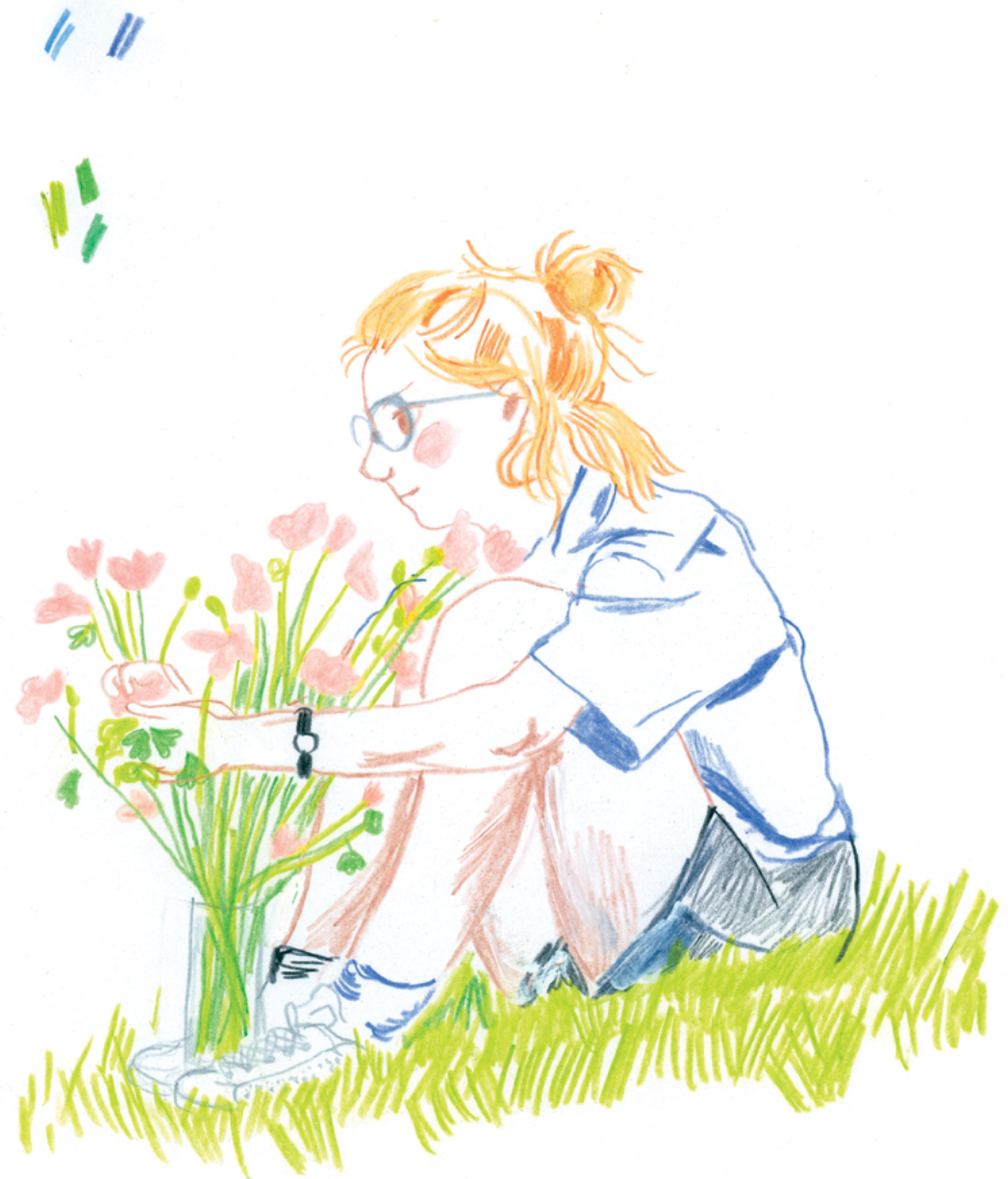
Je porte mon traumatisme et  
aussi celui des autres. Leurs histoires  
racontées en thérapie collective,  
dans des discussions, dans des livres.



On entend dire que le sexe est  
bon pour la santé, mais la moitié  
du monde autour de moi a été violée.

Souvent je me demande, comme  
Judith Butler,

« Comment vivre une  
vie bonne dans un monde  
mauvais ? »



Mais s'il existe toujours cette idée que la petite Julie pleure dans mon corps d'adulte, que c'est elle qui déclenche mes angoisses, cela me rassure de savoir que la grande Julie était déjà là lorsque j'étais enfant.

Que je n'ai pas été complètement modelée par le monde. Que dans mon corps d'enfant, c'était déjà moi.





Quand j'ai présenté mon  
amoureuse à ma soeur, celle-ci  
m'a dit que ça ne l'étonnait  
pas. J'ai cru qu'elle était  
moqueuse, qu'elle faisait  
référence à mon féminisme.

Je n'ai pas pensé tout de  
suite qu'elle était cette personne  
qui me connaît depuis toujours.

Plus j'avance, plus la  
période hétérosexuelle de ma  
vie se referme sur elle-  
même.

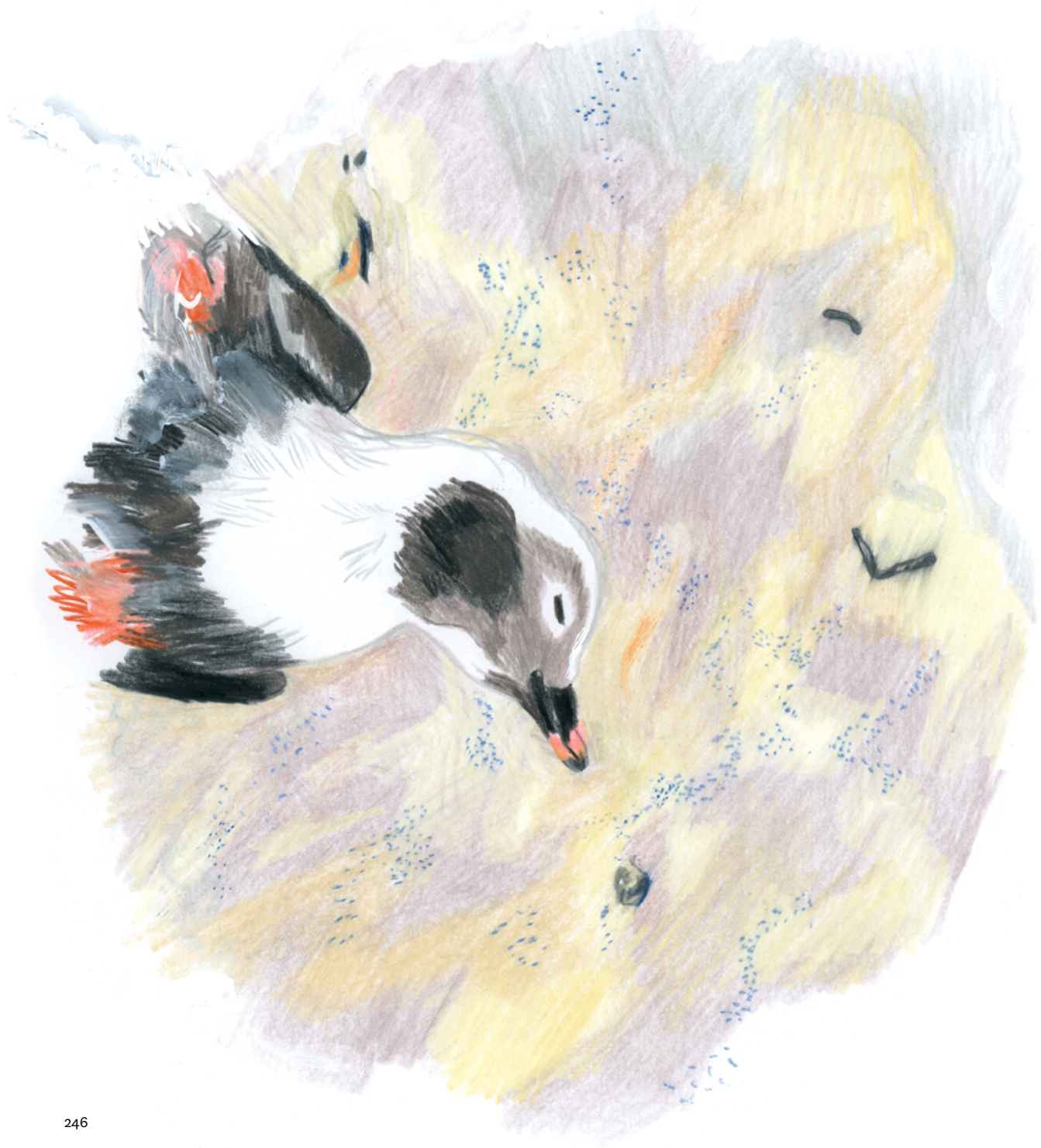




Je garde le souvenir d'une  
petite fille qui m'avait jamais  
rencontré de butch, mais dont  
la tante préférée était  
célibataire, chassait et fumait  
le cigare.

Une adolescente qui,  
saoule, avait essayé d'embrasser  
sa meilleure amie sans savoir  
ce qu'elle faisait.





Une jeune femme de 25 ans  
qui s'était brisé le cœur dans  
une relation fusionnelle avec  
sa camarade d'université.

Mon désir se cachait dans une fascination particulière pour mes amies, de qui j'aurais pris toujours plus de présence, de quotidien, d'intimité.



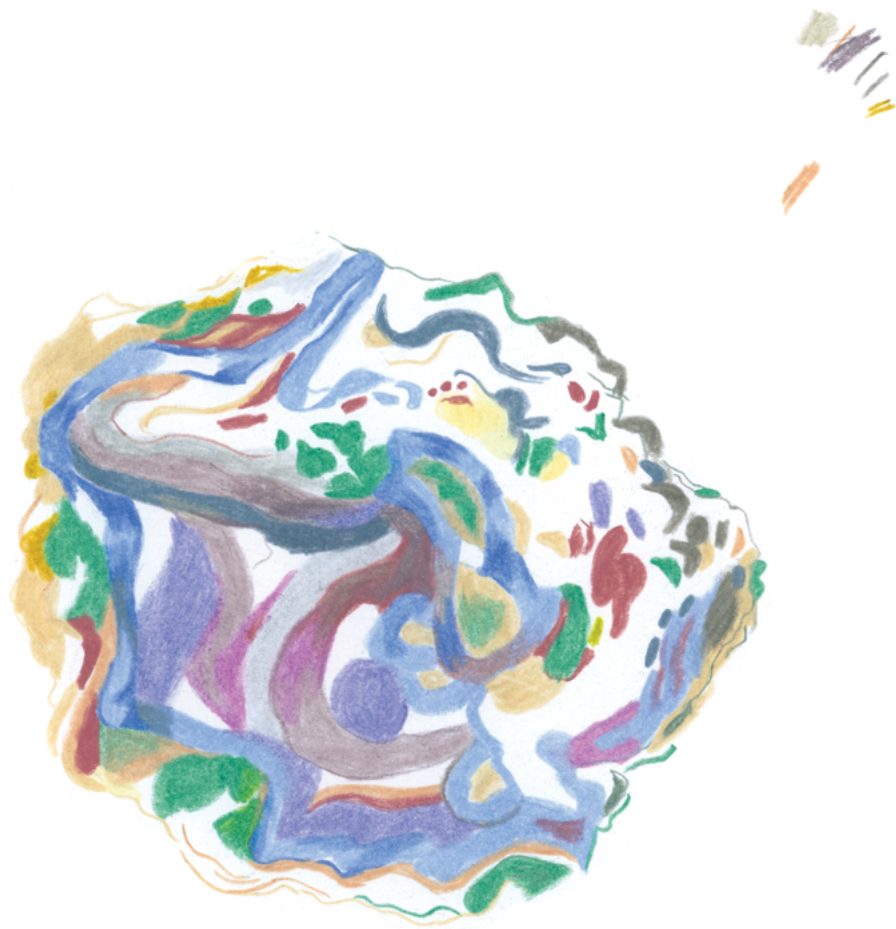
Je peux faire la liste de mes amies du passé et savoir exactement desquelles j'étais amoureuse sans m'en rendre compte.

Et quand j'entends Francis  
Gabriel chanter ces mots que  
j'aime depuis mon enfance :  
« Tu avais dû confondre les  
lumières d'une étoile et  
d'un réverbère »...



... je pense à la longue  
histoire de mon hétérosexualité.





## NOTES

p. 7-23

Les dessins à l'encre de Chine sont inspirés du film *Je tu il elle* de Chantal Akerman (1974). La même année, Barbara Hammer réalisait *Dyketactics*, un court métrage mettant lui aussi en scène un érotisme lesbien, mais de manière plus expérimentale. Avant cette date, je ne connais pas de scène érotique lesbienne tournée par une réalisatrice lesbienne (ni même tournée par une femme hétérosexuelle) qui ait été retenue dans l'histoire du cinéma.

p. 25-30

Roches photographiées sur la côte de l'île Verte, dans le fleuve Saint-Laurent.

p. 35-37

La libellule est morte dans ma voiture à l'île Verte. Le papillon était dans un bocal chez Claire à Maria, en Gaspésie.

p. 39-47

Scènes de *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*. Chantal Akerman avait 24 ans quand elle a réalisé ce film en 1975, souvent cité dans les chefs-d'œuvre du cinéma. Un bel exemple du « génie lesbien ».

p. 49-53

Agates tranchées.

p. 57

Dessin inspiré de l'œuvre de Riva Lehrer imprimée en couverture du livre *Cruel Optimism* de Lauren Berlant (Duke University Press, 2011).

p. 66-73

Algues et roches photographiées à Maria, en Gaspésie.

p. 75

Dessin inspiré de la couverture du livre de Sophie Fontanel, *Une apparition* (Robert Laffont, 2017). Dans *L'envie*, une autre de ses autofictions, Sophie Fontanel écrit : « L'absence de sexe est la pire insubordination de notre époque. »

p. 76-77

Tove Jansson, d'après une photo de son frère Per Olov Jansson, sur l'île de Klovarun, où elle passait ses étés avec sa compagne Tuulikki Pietilä.

p. 78-79

Rosa Bonheur, peintre animalière (1822-1899). Elle est l'une des rares femmes de son époque à avoir obtenu l'autorisation officielle de porter le pantalon pour travailler, notamment pour se rendre dans les abattoirs et les foires aux bestiaux. Elle est devenue une icône butch pour de nombreuses personnes.

p. 80-81

Portraits de Thérèse Clerc (1927-2016) dessinés d'après les scènes du film *Les invisibles* de Sébastien Lifshitz. Camille Ducellier a également filmé la militante féministe dans *Sorcières, mes sœurs* (2010), pendant que celle-ci se masturbe.

p. 82-83

Dessins d'après des autoportraits de l'artiste Zanele Muholi et de sa partenaire. Zanele Muholi s'attache à défendre et à représenter les communautés LGBT noires en Afrique du Sud depuis le début de sa carrière de photographe.

p. 90-97

Fleurs du Jardin botanique de Montréal et colibri venu les visiter.

p. 113-125

Chaga trouvé sur un bouleau; lichens accrochés aux roches; Parc régional du Poisson Blanc.

p. 160-163

*Desert Hearts*, Donna Deitch (1985). *Go Fish*, Rose Troche (1994). *Certain Women*, Kelly Reichardt (2016). Le personnage de Jamie s'occupe d'un ranch avec un bras cassé et un corgi.

p. 165

Le Musée national des beaux-arts du Québec n'a pas pris la peine d'évoquer la bisexualité de Frida Kahlo dans son exposition de 2020, alors qu'il était plusieurs fois question de ses amants masculins.

p. 193

Le mot *queer* signifie « monstrueux » et a été une insulte envers des membres de la communauté LGBT avant d'être récupéré comme un mot positif.

p. 196-197

Dans *Vivre avec le trouble*, la pieuvre est l'une des espèces animales qui permet à la philosophe Donna Haraway de proposer une « pensée tentaculaire » pour dénormer et décentrer l'espèce humaine.



p. 202-207

Érosion des falaises aux îles de la Madeleine.

p. 201, 212-221, 224-229

Roches, algues et coquillages ramassés sur le rivage des îles de la Madeleine.

p. 242-246

À moitié enfouis dans le sable des îles de la Madeleine: une bouée, un casque de chantier, le corps d'un hareldde kakawi.

p. 248-249

Je reconnais mon regard dans celui que Frances Ha pose sur son amie Rachel, à la fin du film de Greta Gerwig (*Frances Ha*, 2012, réalisation de Noah Baumbach, scénario de Baumbach et Gerwig).



Merci à Marion, Catherine, Cathon, Hélène et Aurélie pour leur regard sur les premières versions de ce livre ; à Marie Parent pour sa relecture si pertinente ; à mon éditeur Luc et à Chloé de Pow Pow ; à mon groupe de discussion sur la pratique artistique : Céline, Claire, Evelyne, Julie et Mélissa.

Merci à mes parents, à ma sœur, à mes ami.e.s et à mon amoureuse.



Andréa Ferréol dans  
Le dernier métro.



d'après Nicole Eisenman  
« Mourning Studio »

## **De la même autrice**

*Je suis un raton laveur*, La courte échelle, 2013  
*Journal*, L'agrume, 2014 ; Pow Pow, 2020  
*Je vois des antennes partout*, Pow Pow, 2015  
*Moi aussi je voulais l'emporter*, Pow Pow, 2017  
*Onryô*, Actes Nord, 2018  
*Nous étions béguines*, L'appât, 2018  
*Décroissance sexuelle*, L'oie de cravan, 2020

## **Du même éditeur**

*Yves, le roi de la croûte*, Alexandre Simard et Luc Bossé, 2010  
*Apnée*, Zviane, 2010  
*Motel Galactic*, 3 tomes, Pierre Bouchard et Francis Desharnais, 2011-2013  
*Phobies des moments seuls*, Samuel Cantin, 2011  
*Mile End*, Michel Hellman, 2011  
*Pain de viande avec dissonances*, Zviane, 2011  
*Glorieux printemps*, 4 tomes, Sophie Bédard, 2012-2014  
*Vil et misérable*, Samuel Cantin, 2013  
*Croquis de Québec*, Guy Delisle, 2013  
*Les deuxièmes*, Zviane, 2013  
*Chroniques du Centre-Sud*, Richard Suicide, 2014  
*Dessins*, Pascal Girard, 2014  
*Je sais tout*, Pierre Bouchard, 2014  
*23 h 72*, Blonk, 2014  
*La guerre des arts*, Francis Desharnais, 2014  
*Les cousines vampires*, Alexandre Fontaine Rousseau et Cathon, 2014  
*Capharnaüm*, Lewis Trondheim, 2015  
*Ping-pong*, Zviane, 2015  
*Comment faire de l'argent*, Luc Bossé, 2015  
*Je vois des antennes partout*, Julie Delporte, 2015  
*Whitehorse*, 2 parties, Samuel Cantin, 2015-2017  
*Nunavik*, Michel Hellman, 2016  
*Club sandwich*, Zviane, 2016  
*Coquelicots d'Irak*, Brigitte Findakly et Lewis Trondheim, 2016  
*Les premiers aviateurs*, Francis Desharnais et Alexandre Fontaine Rousseau, 2016  
*Longs cheveux roux*, Meags Fitzgerald, 2017  
*Mildiou*, Lewis Trondheim, 2017  
*Titan*, François Vigneault, 2017

*VII*, Thom, 2017  
*Moi aussi je voulais l'emporter*, Julie Delporte, 2017  
*Yves, fidèle à lui-même*, Alexandre Simard et Luc Bossé, 2018  
*Zviane au Japon*, Zviane, 2018  
*La petite Russie*, Francis Desharnais, 2018  
*Les ananas de la colère*, Cathon, 2018  
*Les petits garçons*, Sophie Bédard, 2019  
*Sombres bagarreurs*, Al Gofa, 2019  
*Shenzhen*, Guy Delisle, 2019  
*Pyongyang*, Guy Delisle, 2019  
*La pitoune et la poutine*, Xavier Cadieux et Alexandre Fontaine Rousseau, 2019  
*Ici ou ailleurs*, Guy Delisle et Jean Echenoz, 2019  
*Le Mort Détective*, David B., 2019  
*Le mouchequetaire*, Antonin Buisson, 2019  
*L'affaire des hommes disparus*, Kris Bertin et Alexander Forbes, 2020  
*Journal*, Julie Delporte, 2020  
*C'est comme ça que je disparaissais*, Mirion Malle, 2020  
*L'ermite maudit*, Kris Bertin et Alexander Forbes, 2020  
*Casa Rodeo*, Thom, 2020  
*Les enquêtes de Sgoubidou*, Cathon, 2020  
*Chroniques de jeunesse*, Guy Delisle, 2021  
*Yoyolalala*, Zviane, 2021  
*Chroniques du Centre-Sud*, nouvelle édition, Richard Suicide, 2021  
*Whitehorse : L'intégrale*, Samuel Cantin, 2021  
*Occupez-vous des chats, j'pars*, Iris, 2021  
*La conquête du cosmos*, Francis Desharnais et Alexandre Fontaine Rousseau, 2021  
*Poisson à pattes*, Blonk, 2021  
*Football-Fantaisie*, Zviane, 2021  
*Symptômes*, Catherine Ocelot, 2022  
*Confessions d'une femme normale*, Éloïse Marseille, 2022  
*Adieu triste amour*, Mirion Malle, 2022  
*Sarclage*, Geneviève Lebleu, 2022



d'après Georgia O'Keeffe